

LIEUTENANT X

LANGELOT

SUR LA
CÔTE D'AZUR



VERTE

LIEUTENANT X

LANGELOT

SUR LA
CÔTE D'AZUR



REDAZIONE
VERTE

LIEUTENANT X

**LANGELOT
SUR LA CÔTE D'AZUR**

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN



HACHETTE

En permission sur la Côte d'Azur, Langelot prend, un soir, fait et cause pour une jeune fille importunée par deux garçons trop entreprenants.

Après « l'explication » qui a été assez mouvementée, Langelot remarque, par terre, une carte en matière plastique... et l'empoche.

L'acharnement que ses adversaires mettent à récupérer ce petit rectangle d'aspect anodin paraît très inquiétant à Langelot qui rapporte l'incident à ses supérieurs.

Chargé d'enquêter sur les activités de ces individus suspects, Langelot va découvrir une monstrueuse machination qui menace de dévaster la Côte d'Azur.



S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES



SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE

Agent N° .. **222**

sous-lieutenant. LANGELOT.

Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.

le chef du S.N.I.F.

SIGNATURE DU TITULAIRE





I

« ALORS, Line, tu viens danser, oui ou non ?

— Non, merci, Charlie.

— Pourquoi ça ?

— Je suis fatiguée.

— Tu viens de danser avec P'tit-Suisse.

— J'ai dansé avec Jean, oui : c'est pour cela que je suis fatiguée.

— Ne me raconte pas d'histoires : tu ne veux pas danser avec moi parce que tu ne m'aimes pas.

— Si tu tiens à le savoir, c'est vrai.

— Et pourquoi est-ce que tu ne m'aimes pas ?

— Parce que tu es méchant, Charlie.

— Tu as raison, je suis méchant. Et, comme je suis méchant, je te forcerai à danser avec moi, que tu le veuilles ou non. Allez ! Arrive !

— Charlie, lâche-moi ! Veux-tu me lâcher !

— Line, je te protégerais bien, dit Jean – surnommé P'tit-Suisse à cause de sa taille réduite et de son air mou –, mais contre Charlie je ne fais vraiment pas le poids...

— Pas idiot, le P'tit-Suisse ! commenta Charlie. Allez, viens danser, Line, ou je te tords le bras.

— Minute, Pépère ! Si Mademoiselle ne veut pas danser avec vous, vous feriez mieux de la laisser tranquille. »

Charlie se retourna. Grand, jeune, brun, bronzé, rien ne lui convenait moins que le qualificatif de « Pépère ».

Il toisa celui qui venait de parler et dont les cheveux blonds, les yeux clairs, les traits durs mais menus, la figure espiègle mais innocente, semblaient appartenir à quelque lycéen de dix-huit ans. Quant à la taille... le nouveau venu n'était pas plus grand que P'tit-Suisse lui-même.

« De quoi tu te mêles, Moustique ? fit Charlie. Je ne t'ai pas demandé l'heure qu'il est.

— Il est l'heure d'aller vous coucher, répliqua le moustique avec flegme. Ou alors d'inviter quelqu'un d'autre.

— Puisque tu réclames une paire de claques, tu l'auras ! » dit Charlie.

La paire de claques partit bien, mais elle n'aboutit pas. Au dernier moment, Moustique plia les genoux et Charlie ne gifla que l'air. Moustique se redressa et le menaça du doigt :

« Jeux de mains, jeux de vilains, Pépère. Gardons notre calme...

— Non, mais dis, pour qui tu te prends ! Je ne suis pas allé te chercher, mais je vais t'apprendre les bonnes manières puisque tu insistes. »

Charlie marcha droit sur le jeune garçon qui recula de trois pas, jusqu'au mur. L'ayant ainsi acculé, Charlie sourit méchamment et lança le poing.

« Ouille ! » fit-il.

Son poing n'avait rencontré que la brique.

Moustique souriait gentiment :

« Je vous le disais bien, Pépère : il ne faut pas vous énerver comme ça. »

Charlie, suçant ses phalanges endolories, se retourna vers l'assistance qui avait cessé de danser et attendait avec curiosité la suite des événements.

« S'il y a des âmes sensibles parmi vous, annonça-t-il, je les invite à sortir. Quand j'aurai fini d'écrabouiller ce moustique, ce ne sera pas beau à voir.

— Vas-y, Charlie, fit un homme d'une quarantaine d'années, coiffé d'une casquette. Il a besoin d'être dressé, le petit gars. »

Charlie fit un pas vers le jeune garçon et le saisit à deux mains par la chemise.

« Charlie, je t'en prie, il a seulement voulu me déf... », commença Line.

Mais le moustique, souriant largement, disait : « Ah ! pour moi, c'est différent : je ne refuse jamais un tour de danse. »

Ce qui se passa, personne n'eut le temps de le voir, mais une seconde plus tard, le grand Charlie, qui passait pour la terreur du bal Pernette, volait les quatre fers en l'air et s'étalait sur une table, couverte de verres, de bouteilles et de cendriers. La table s'effondra sous son poids, et il échoua au sol, au milieu des rires des assistants, ravis de voir leur maître trouver le sien.

« Charlie, dit la casquette, tu ne vas pas laisser passer ça. »

Charlie se relevait en se frottant les reins.

« Non, bégaya-t-il entre ses dents serrées, je ne vais pas laisser passer ça. »

La tête en avant, il fonça sur le jeune garçon. Arrivé à un mètre de lui, il s'arrêta net et lança un formidable coup de pied. Cette feinte ne lui réussit pas. Le moustique lui saisit le pied de ses deux mains et le tordit. Charlie se retrouva le nez par terre, et il avait beau ruer, il ne parvenait pas à dégager sa cheville.

À cet instant le porteur de casquette décida que le moment était propice pour se jeter à son tour dans la mêlée. Sortant du cercle qui s'était formé autour des combattants, il s'approcha du jeune garçon par-derrière et leva le poing pour lui en porter un coup sur la nuque.

« Attention ! » cria Line.

Elle avait tort de s'inquiéter. L'homme à la casquette n'était pas encore à portée de poing qu'un vigoureux coup de pied décoché vers l'arrière l'envoyait rouler contre le mur, cherchant à retrouver sa respiration coupée. Cependant, se laissant tomber à terre, le jeune garçon immobilisait la jambe de Charlie d'une clef imparable.



« Alors, Pépère, dit-il calmement, ça va comme vous voulez, oui ? »

Pépère essaya quelques soubresauts, proféra quelques grognements, et se tint coi.

« Je vais vous laisser vous relever, reprit le jeune garçon, mais je vous conseille de ne pas recommencer à nous inviter à danser, Mademoiselle ou moi, le résultat serait le même : je vous enseignerais une espèce de jerk dont vous n'avez pas idée. »

Soudain il lâcha son adversaire, sauta en arrière et se retrouva en garde.

Charlie se releva, s'épousseta, chercha du regard son ami à la casquette.

L'ami, ayant enfin retrouvé son souffle, plongeait la main dans sa poche.

« À toi, Charlie ! » cria-t-il soudain.

Au même instant, il bondissait en avant, une lame étincelante au bout de son poing droit.

Rassuré par l'idée de se battre à deux contre un, Charlie se précipita de nouveau.

Mais ils avaient tous les deux sous-estimé l'adversaire qu'ils s'étaient donné. Un « coup de pied fouetté » envoya le couteau du père La Casquette se fiche dans le plafond, tandis que son possesseur se rejetait en arrière, maintenant de sa main gauche son poignet droit fortement endolori. Un « coup de pied chassé » porté au flanc de Charlie le propulsa jusque sur la piste de danse sur laquelle il atterrit sans gloire, en hoquetant :

« Les coups de pied, c'est pas de jeu. »

Mme Pernelle, propriétaire du bal Pernelle, arrivait sur les lieux.

« On ferme ! On ferme ! annonça-t-elle. Je ne veux pas de bagarre chez moi. Allons, les jeunes gens, dégagez ! On ferme ! »

Les trois musiciens formant l'orchestre, enchantés de rentrer chez eux plus tôt que prévu, rangeaient déjà leurs instruments. Garçons et filles, protestant pour la forme, se dirigeaient vers la sortie. Charlie et La Casquette disparaissaient par une porte de secours. Jean, surnommé P'tit-Suisse, avait décampé avant même que la bagarre n'eût commencé. Line s'approcha de son défenseur :

« Merci, lui dit-elle simplement. Je m'appelle Line. »

Elle lui tendait sa petite main.

Le garçon la regarda. Châtaine, avec un petit front têtu, des yeux marron, une bouche ferme, elle n'était pas plus grande que lui.

« Il n'y a pas de quoi », répondit-il.

Et, après une hésitation, il ajouta :

« Je m'appelle Langelot. »

Il aurait été plus simple et plus prudent de donner un faux nom. Mais après tout, il n'avait aucune raison de mentir à cette fille, qu'il ne reverrait sans doute jamais.

« Comment as-tu fait ? demanda-t-elle. Charlie est si fort, et Clapan si traître.

— Il faut croire que je suis plus fort et plus traître qu'eux deux réunis, dit Langelot légèrement.

— Tu es un copain comme je voudrais en avoir un, fit Line. On peut compter sur toi, hein ?

— Dans la mesure où je suis là, oui, répondit Langelot. Je suis le genre de gars sur qui on peut compter. Et toi aussi, tu as l'air d'une fille sur qui on pourrait compter, à l'occasion. »

Line réfléchit un instant.

« Je pense que oui, prononça-t-elle enfin.

— Allons, les jeunes gens, on ferme, répéta Mme Pernelle.

— On s'en va, dit Langelot. J'ai assez dansé pour ce soir. »

Il se pencha pour ramasser un carton rectangulaire qui était tombé au milieu du champ de bataille. À le toucher, on se demandait si c'était vraiment un carton. Peut-être un morceau de matière plastique ? De la taille d'une carte de crédit, blanc, glacé, il ne portait aucune indication et on se demandait à quoi il pouvait servir.

« Ce doit être Charlie qui l'a laissé tomber de sa poche en roulant par terre, dit Line.

— Alors, c'est un trophée », fit Langelot.

Et sans plus s'interroger sur l'utilité que pouvait avoir le carton, il le glissa dans sa poche intérieure.

Line parut vouloir dire quelque chose, mais s'en abstint. Les deux jeunes gens sortirent du petit bal. De l'autre côté de la route, la Méditerranée miroitait dans la nuit.

« Tu n'es pas d'ici, toi, n'est-ce pas ? dit Line.

— Non, répondit Langelot. J'étais en vacances sur la côte.

— Avec ta famille ? »

Il secoua la tête.

« Je n'ai pas de famille.

— Avec des amis ?

— Non. Tout seul. »

Encore une fois il n'eut pas envie de mentir à cette fille si directe, si franche.

« Bien sûr, ajouta-t-il, j'ai fait connaissance avec des tas de gens sur la plage.

— Tu restes encore longtemps ?

— Je repars ce soir.

— Alors... adieu. »

La voix de Line était devenue presque dure. La jeune fille ajouta :

« Je m'appelle Micheline Tresnel, 24, rue de la Gare. Et je n'ai pas de famille non plus. »

Ayant prononcé ces paroles quelque peu incohérentes, elle monta sur son vélomoteur et disparut dans un vrombissement.

Langelot enjamba la portière de sa Midget et mit le contact. Cela faisait longtemps qu'il en avait envie, de cette Midget. Sa solde de sous-lieutenant du Service National d'Information Fonctionnelle (SNIF) était coquette mais non pas somptueuse, et il avait dû économiser pour acheter cette petite automobile de sport qui avait l'air d'un jouet. C'était pour la promener – ou presque – qu'il avait pris cette permission de huit jours sur la Côte. Et maintenant il se disait que c'était triste d'avoir une aussi jolie voiture bleu roi, avec des sièges en pleine peau et une trompe musicale, et d'y parader tout seul.

Mais quoi ! Les agents secrets vivent seuls. C'est leur destin. *Solitaires mais solidaires* était la devise du SNIF. Ce soir, n'étant

entré dans ce petit bal que pour y admirer le bonheur des autres, Langelot se sentait moins solidaire que solitaire, mais cette petite crise de mélancolie allait passer aussitôt qu'il aurait repris son travail, qui le passionnait.

Il prêta une oreille complaisante au moteur qui ronronnait royalement. Un saut à l'hôtel, où étaient restés ses bagages, et puis ce serait la longue route de nuit. Ainsi, pas un jour de permission n'aurait été perdu.

Langelot s'arrêta dans la cour de l'« Alcazar », hôtel un peu prétentieux mais qui lui rappelait de bons souvenirs¹.

Quatre à quatre, il monta l'escalier jusqu'à sa chambre ; ses valises devaient l'attendre, toutes prêtes.

Il poussa la porte, fit jouer le commutateur, referma la porte derrière lui.

Mais, décidément, c'était l'hôtel des surprises. « Ne bouge pas, petit », fit une voix.

Et le canon d'un revolver apparut à la porte de la salle de bain.





II

CLAPAN d'abord, qui tenait le revolver à bout de bras, et Charlie ensuite, tout ricanant, émergèrent de la salle de bain.

« Donne-la-nous, et on aura pitié de toi », fit Charlie.

Langelot regarda la fenêtre ouverte : les deux compères étaient sans doute entrés par là.

« Comment m'avez-vous retrouvé ? demanda-t-il.

— On n'est pas idiot non plus, nous autres, fit Charlie. Tu as assez bassiné les yeux de toute la région, avec ta trottinette bleu canard ! On te voyait arriver sur la plage : on savait que tu venais de l'« Alcazar ».

— Et qu'est-ce que vous voulez que je vous donne ?

— Ne fais pas l'idiot. La carte de plastique blanc que j'ai laissée tomber. »

Langelot n'en avait aucun besoin, de cette carte. Il ne savait même pas pourquoi il ne l'avait pas jetée. Mais qu'on vînt la lui réclamer revolver au poing prouvait qu'elle avait une importance quelconque.

« Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit-il.

— On te répète gentiment de ne pas faire l'idiot, intervint Clapan. Je viens de téléphoner et la mère Pernette m'a dit qu'elle t'avait vu la ramasser.

— Ramasser quoi ?

— La carte de plastique blanc.

— Une carte de plastique blanc pour quoi faire ? »

Charlie allait répondre, mais La Casquette lui coupa la parole :

« Tu voudrais bien le savoir, hein, petit ? Alors donne-la d'abord. Et après, si tu es bien gentil, on te dira peut-être à quoi elle sert. »

Langelot haussa les épaules.

« Mme Pernelle a la berlue, dit-il, et vous deux, vous êtes complètement fous. Fouillez-moi, et qu'on n'en parle plus. »

Ah ! c'étaient vraiment des amateurs, Charlie et Clapan, malgré leur gros revolver et leur petit couteau. Visiblement, ils n'avaient rien compris à ce qui s'était passé au bal. Ils s'étaient crus battus par un garçon un peu plus doué qu'eux, c'est tout. En réalité, ils avaient eu la malchance de tomber sur un professionnel, et ils n'allaient pas tarder à s'en apercevoir.

« Pas la peine de nous faire le coup de l'innocence, petit, dit Clapan. Bien sûr qu'on va te fouiller. Et je ne te conseille pas de crier, parce que, si tu cries, il ne me restera plus qu'à appuyer sur ce bout de métal : ça s'appelle la gâchette, et ça envoie des balles grosses comme ça dans la tête des petits garçons à leur maman.

— Vous faites erreur, dit Langelot. Cela ne s'appelle pas la gâchette, mais la queue de détente. »

Et il leva docilement les bras pour se faire fouiller.

« Toi, tu fouilles, commanda Clapan. Moi, je te couvre. »

Il disait cela si gravement ! On se serait cru au cinéma.

Charlie se plaça tout contre Langelot et commença à lui palper la chemise.

Clapan se mit à un mètre de Langelot, sur sa droite, et le « couvrit » avec son revolver.

Pour cette fois, l'agent secret était sérieusement desservi par sa petite taille. Il avait beau tendre les bras vers le haut, il n'obtiendrait pas un angle d'attaque véritablement efficace. Néanmoins, il ferait de son mieux.

« Ça se croit tout permis, ces fils de famille ! ricanait Charlie. Ça croit que ça peut entrer dans les bals et cogner sur les gens seulement parce que ça s'est offert une trottinette bleue ! Attends un peu que j'aie fini de te fouiller et je vais te faire danser, moi, puisque tu aimes la danse ! »

D'une brusque contraction, Langelot abaissa les deux mains, portant au cou puissant de Charlie un double atémi. Mal porté, l'atémi, à cause de la disproportion des tailles, mais il fit son effet tout de même : Charlie perdit momentanément connaissance et chancela.

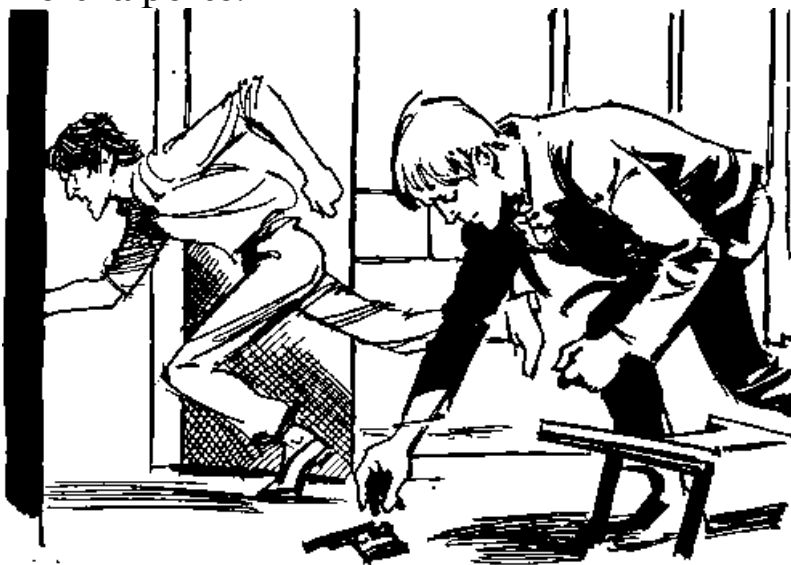
Langelot l'empoignait cependant par le blouson et le faisait pivoter vers Clapan, de façon à s'en couvrir comme d'un bouclier. Pour atteindre son adversaire, il aurait fallu que le père La Casquette tirât à travers son camarade.

Profitant de son hésitation, Langelot s'arc-bouta et poussa en avant toute la masse titubante de Charlie qui s'abattit sur Clapan.

Clapan en laissa choir son revolver. Langelot mit le pied dessus. Tentant sa chance une dernière fois, Clapan bondit sur le jeune garçon qui le cueillit au passage, et, pivotant sur une jambe, l'envoya valser par la fenêtre.

Un bruit sourd s'ensuivit : M. Clapan venait d'atterrir dans les rhododendrons.

Un agent secret bien dressé ne laisse pas traîner une arme. Langelot perdit une demi-seconde à récupérer le revolver de La Casquette. Cette demi-seconde suffit à Charlie pour se relever et pour se précipiter vers la porte.



Langelot se jeta à sa poursuite. Dans le couloir, il fut ralenti par un groupe de trois femmes de chambre qui, bousculées par Charlie, criaient toutes à la fois. Elles firent perdre à l'agent secret trois secondes de plus. Lorsqu'il eut dégringolé l'escalier et se fut rué dans le parc, tout était silencieux. Il courut vers le garage. Soudain une

voiture camouflée dans une allée démarra en trombe derrière lui. Il n'eut pas le temps de lire la plaque d'immatriculation ni même de reconnaître la marque du véhicule.

Il fit alors le tour de l'hôtel pour inspecter les rhododendrons. Les rhododendrons avaient sérieusement souffert de la chute de M. Clapan, davantage que M. Clapan lui-même selon l'apparence, car le déplaisant personnage n'était plus là.

Langelot parla au réceptionniste d'une tentative de cambriolage, ne donna aucun détail, s'abstint de porter plainte, régla sa note, et prit la route.

Tout en bénissant les innombrables heures qu'il avait passées à la pratique du judo et du karaté et l'inégalable formation de combattant qu'il avait reçue du SNIF, il s'interrogeait, perplexe :

« Tout ça pour une carte de plastique ? »

Le lendemain, selon l'usage, il alla se présenter à son chef, le capitaine Montferrand.

« Bonne permission, Langelot ? En forme pour reprendre le travail ?

— Oui, mon capitaine. À cela près que j'ai roulé toute la nuit, et une partie de la matinée.

— Ce n'est pas très sérieux, cela.

— Je sais bien que le premier jour, quand on rentre, on ne fait que de la paperasse. Alors...

— La Midget marche bien ?

— Impeccable, mon capitaine. À ce propos, je vous ai rapporté deux souvenirs.

— Des souvenirs ? »

Le ton de Montferrand était plutôt froid. Il avait pour Langelot une affection sincère, et son subordonné la lui rendait bien. Mais ce n'était pas une raison pour perdre le sens des distances qui s'imposent entre un vieux capitaine et un jeune sous-lieutenant.

Le jeune sous-lieutenant déposa sur la table du vieux capitaine un revolver et un carré de plastique. Puis il raconta leur histoire.

Montferrand l'écouta en fumant son éternelle pipe.

« Faites-moi un papier là-dessus ! » commanda-t-il enfin pour clore l'entretien.

Langelot fit un papier. La secrétaire du capitaine le tapa en plusieurs exemplaires. L'un de ces exemplaires, auquel avait été agrafé un bordereau d'envoi portant les mots *Demande d'enquête* et

la signature de Montferrand, atterrit sur le bureau du mystérieux officier qui commandait la section Renseignement du SNIF. Le mystérieux officier fit convoquer un de ses subordonnés, le lieutenant Lallemand, et, sans mot dire, lui tendit la feuille et le bordereau. Le lieutenant Lallemand lut la feuille en silence, prit quelques notes, salua et sortit. Le chef de la section Renseignement n'aimait pas les discours inutiles.

Le lieutenant Lallemand prit le train pour la Côte d'Azur. Arrivé dans le petit port où avait eu lieu l'altercation, il commença à se renseigner. Le lieutenant Lallemand portait des lunettes à fine monture dorée, des costumes sobres, des chemises blanches, des cravates foncées, ni trop larges ni trop étroites ; il n'avait aucun mal à se faire passer pour un inspecteur d'assurances, et il avait des manières calmes et discrètes qui faisaient qu'on lui confiait tout naturellement des informations même importantes. À plus forte raison des renseignements anodins.

Il lui fallut moins d'une journée pour apprendre que Mlle Micheline Tresnel, M. Charles Troquet et M. Serge Clapan étaient tous les trois employés par la S.A.P.C.A., respectivement en qualité de dactylo, technicien et sous-chef du personnel. La S.A.P.C.A. (Société Anonyme de Produits Chimiques et Assimilés) avait fait faillite quelques mois plus tôt, mais avait ensuite été rachetée par un groupe d'hommes d'affaires. Le principal actionnaire en était M. Schmitsky. Le directeur de l'usine de la S.A.P.C.A. était également M. Schmitsky. Le lieutenant Lallemand téléphona ces informations et demanda si on en voulait d'autres. Son chef répondit :

« Prenez chambre hôtel. Rappelez demain. »

L'enregistrement de la communication téléphonique fut transcrit par les soins d'une secrétaire de nuit, et le capitaine Montferrand trouva la transcription le lendemain matin dans son courrier « arrivée ».

Son premier soin fut de passer les quatre patronymes obtenus au fichier électronique. Le fichier électronique n'avait rien à reprocher à aucune des quatre personnes signalées, et il ne connaissait ni Mlle Tresnel, ni MM. Troquet et Clapan. En revanche, il signalait M. Schmitsky comme un physicien de troisième ordre.

« Voilà un physicien qui dirige une usine de produits chimiques : c'est curieux », remarqua Montferrand.

Il appela le chef de la section Renseignement au téléphone, et lui demanda de bien vouloir lui fournir quelques indications supplémentaires sur la S.A.P.C.A.

« Demi-heure », dit simplement le chef de la section Renseignement.

En effet, une demi-heure plus tard, Montferrand recevait quelques indications d'ordre général sur la S.A.P.C.A.

Après sa faillite et son rachat par le groupe Schmitsky, la S.A.P.C.A. semblait avoir pris un nouveau départ un peu lent. Elle était toujours déficitaire, et, par conséquent, en règle avec le fisc. Elle achetait divers produits chimiques en France, d'autres à l'étranger. La liste de ces produits ne permettait pas de deviner ce que l'usine en faisait. Aucune vente n'était encore portée à son actif. Selon toute apparence, la S.A.P.C.A. en était encore au stade de la recherche de laboratoire.

Le personnel se composait d'une vingtaine de personnes, dont aucune ne paraissait hautement qualifiée.

« Ce n'est pas beaucoup pour un laboratoire. Et pour une usine, c'est vraiment très peu », se dit Montferrand.

Or, la protection de la science française incombait au SNIF en général, et à sa section Protection en particulier. Donc au capitaine Montferrand qui était le chef de cette section.

Le capitaine rappela son homologue de la section Renseignement.

« Il me semble, lui dit-il, que vous auriez intérêt à vous intéresser d'un peu plus près à la S.A.P.C.A. Il y a des choses bizarres dans cette boutique.

— Pas mon rayon », répondit « Renseignement ».

Sa spécialité, en effet, consistait à travailler sur des informations provenant de pays étrangers.

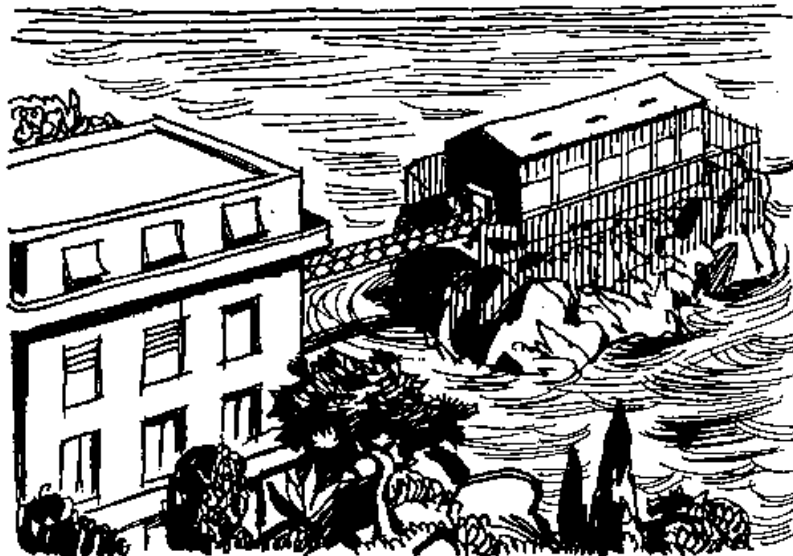
« Vous me rendriez service, dit Montferrand.

— Ce sera fait », fit « Renseignement ».

En conséquence, le lieutenant Lallemand se présenta le matin même dans les bureaux de la S.A.P.C.A. pour proposer aux dirigeants de cette société une assurance de groupe extrêmement intéressante. Il fut éconduit, mais non sans avoir glané quelques informations, qu'il transmit de nouveau par téléphone et qui, par l'intermédiaire de la section Renseignement, aboutirent sur le bureau de Montferrand.

Les bâtiments de la S.A.P.C.A., signalait Lallemand, étaient au nombre de deux. Le premier, contenant les bureaux et les

appartements du directeur et de quelques employés, était situé à l'extrême pointe d'une presqu'île. Le deuxième, un énorme hangar métallique, occupait la presque totalité d'une petite île, séparée du continent par un bras de mer d'une vingtaine de mètres de large, lequel bras de mer était enjambé par une passerelle aux deux bouts de laquelle s'élevait une grille qu'on ne pouvait ouvrir qu'en introduisant une clef spéciale dans la serrure magnétique. Cette clef se présentait sous forme d'un rectangle de plastique magnétisé.



D'après M. Schmitsky, le personnel de la S.A.P.C.A. disposait déjà d'une assurance de groupe avantageuse et il n'était pas question d'examiner d'autres propositions. Discrètement questionné sur les productions de la Société, M. Schmitsky n'avait pas fait de difficultés pour admettre qu'elle n'en était encore qu'au stade de la recherche ; « mais des recherches extrêmement intéressantes sur une nouvelle forme de pigment, qui vont révolutionner les produits d'encollage du monde entier », avait-il ajouté avec un gloussement de satisfaction. Interrogé sur le genre d'énergie qu'utilisait son usine, M. Schmitsky avait déclaré qu'elle n'utilisait que de l'énergie électrique, sans compter certaines énergies dégagées par des processus chimiques réalisés sur place.

Le lieutenant Lallemand avait pris la précaution de demander quelques renseignements complémentaires à l'Électricité de France et à plusieurs fournisseurs de la S.A.P.C.A. L'Électricité de France confirmait que la S.A.P.C.A. consommait une quantité considérable

d'électricité ; les fournisseurs se déclaraient ravis de leurs rapports avec la S.A.P.C.A. qui réglait toutes leurs factures rubis sur l'ongle.

Rien de bien suspect à tout cela, mais Montferrand était intrigué. Deux employés de M. Schmitsky n'avaient pas hésité à aller rechercher la clef magnétique que l'un d'eux avait perdue, et, pour la récupérer, ils avaient eu recours à un revolver américain de contrebande, comme le prouvait l'étude de l'arme réalisée par la section Armement. En conséquence, Montferrand rappela encore une fois son collègue.

« Je sais bien, lui dit-il, que ce n'est pas tout à fait votre rayon, mais enfin vous avez un gars sur place. D'ailleurs, il ne s'agit pour le moment que de se renseigner, et, pour cela, vous êtes mieux préparés que nous. Naturellement, je prends les dépenses sur moi. Mais je voudrais que vous essayiez de voir si on ne peut rien tirer du personnel et de la fille Tresnel en particulier. »

Sur quoi « Renseignement » rappela le lieutenant Lallemand et lui dit simplement :

« Exploitez Tresnel. »

Lallemand connaissait le laconisme de son chef et savait l'interpréter. Ayant obtenu une photographie de Mlle Tresnel grâce à l'obligeance de la Préfecture, il se posta non loin de l'entrée de la S.A.P.C.A. à l'heure de la sortie des bureaux.

Le personnel n'était pas nombreux, et il n'eut pas de mal à reconnaître la petite jeune fille, qui tira une clef de son sac, déverrouilla l'antivol de son vélomoteur, monta dessus et s'éloigna en direction de son domicile de la rue de la Gare, que Lallemand avait reconnu précédemment.

Lallemand la dépassa avec sa Peugeot, puis, lorsqu'ils furent arrivés dans un endroit qu'il jugea propice, freina brusquement devant un feu orange. Le vélomoteur heurta son pare-chocs arrière. Mlle Tresnel tomba.



Lallemand se précipita au secours de la jeune fille, se confondit en excuses, releva Mlle Tresnel qui n'était pas abîmée, releva le vélomoteur qui l'était un peu, insista pour régler immédiatement le dommage, largement calculé, et pour emmener Mlle Tresnel au café du coin, où elle prendrait quelque chose pour se remettre.

Tout cela s'était passé le mieux du monde, et au bout d'un quart d'heure M. Lallemand, inspecteur d'assurances, et Mlle Tresnel, dactylo, bavardaient gaiement. M. Lallemand se crut alors en droit d'inviter Mlle Tresnel à dîner. Il était gourmand lui-même ; d'ailleurs la section Protection réglerait sa note de frais ; il emmena donc Mlle Tresnel dîner à l'« Alcazar ». Et là, après avoir expliqué à

Mlle Tresnel qu'en réalité il n'était pas assureur mais journaliste, il lui proposa une affaire : elle composerait un article où elle mettrait tout ce qu'elle savait sur la S.A.P.C.A. et elle en recevrait le paiement ; lui, Lallemand, remanierait l'article à sa convenance et le ferait paraître sous son nom.

« Pourquoi n'allez-vous pas questionner M. Schmitsky ? demanda Mlle Tresnel, en déposant sa fourchette.

— J'y suis déjà allé, répondit Lallemand en clignant de l'œil. Mais il n'a rien voulu me répondre. Par exemple, qu'est-ce qu'ils font de si secret dans ce grand bâtiment sur l'île ? Pourquoi ne peut-on pas y entrer si on n'a pas de carte magnétique ?

— Autrement dit, vous voulez que je trompe la confiance de mes patrons pour de l'argent ? » demanda Mlle Tresnel d'une petite voix dure, en pâlisant beaucoup.

M. Lallemand, qui croyait l'affaire dans le sac, ne sut que répondre.

« Eh bien, monsieur, lui déclara-t-elle, je peux aimer mes patrons ou ne pas les aimer, mais je ne mange pas de ce pain-là. Si vous me dites combien je vous dois pour ce dîner, je vous rembourserai à la fin du mois. »

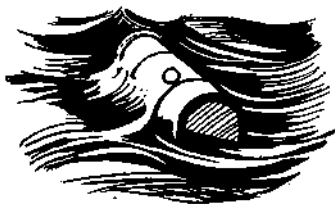
Et elle se leva pour partir.

Elle voulait rentrer à pied. Lallemand parvint à obtenir la permission de la ramener en voiture, mais ce fut tout. Non seulement elle ne lui fournit aucun renseignement, mais encore elle n'avalait pas une bouchée de plus.

Lallemand, passablement dépité, rendit compte de son échec.

Lorsque Montferrand lut le rapport, il tira un bon coup sur sa pipe, et puis pressa le bouton de son interphone.

« Envoyez-moi Langelot », dit-il à sa secrétaire.





III

IL ÉTAIT sept heures du matin.

Mlle Tresnel sortit de la petite maison qu'elle habitait. Le vélomoteur ne serait pas réparé avant le lendemain, et, à pied, il lui fallait une heure pour arriver jusqu'à la S.A.P.C.A.

« Bonjour, Line. »

De la 2 cv parquée un peu plus loin venait de bondir un garçon blond qu'elle reconnut aussitôt.

« Langelot ! Je te croyais à Paris.

— Je suis revenu pour te voir. »

Elle le regarda, incrédule :

« Tu te paies ma tête.

— D'abord, je ne me permettrais pas, et puis, ta jolie petite tête est sans prix. Non, sérieusement, Line, j'ai besoin de te parler. Tu veux que je te pose à la S.A.P.C.A. ? Nous bavarderons dans la voiture.

— Comment sais-tu où je travaille ?

— C'est mon petit doigt qui me l'a dit. Viens, monte.

— Dis donc, ça te change de voiture, hein ? Une 2 cv après une Midget ! Tu as fait faillite ou quoi ? Ou l'autre voiture n'était pas à toi ?

— Non, Line : c'est celle-ci qui n'est pas à moi. »

Il prit le volant, elle s'installa à côté de lui et il démarra. Tout en conduisant :

« Ma petite Line, lui dit-il, il y a deux jours un M. Lallemand est venu te voir et...

— Et il m'a fait tomber de mon vélomoteur, et il m'a raconté des salades.

— Et tu lui as dit que tu ne tromperais pas la confiance de tes patrons pour de l'argent, c'est bien ça ?

— C'est bien ça, mais comment le sais-tu ?

— Et à moi, tu m'as dit que tu étais une fille sur qui on pouvait compter ?

— C'est la vérité. »

Langelot arrêta la voiture à l'ombre d'un palmier, tira son portefeuille de sa poche, et, de son portefeuille, sa carte d'agent du SNIF, qu'il tendit à Line, sans mot dire.

Elle ouvrit des yeux grands comme des soucoupes :

« Tu es agent secret, toi ? Sans blague !

— Sans blague, dit Langelot. Je suis un agent du SNIF, et le SNIF, après une petite enquête sur toi, mais surtout sur ma recommandation, a décidé de te faire confiance. Nous pensons que tu es une petite Française honnête et décidée, et que si nous te demandons de prendre quelques risques pour le bien de ton pays, tu répondras : oui.

— Quelle enquête sur moi avez-vous faite ?

— Rien de bien approfondi pour le moment. Mais assez pour savoir que tu vis de ton salaire, que tu es une fille sérieuse. Lallemand a posé une ou deux questions à tes voisins, et puis la police nous a fait savoir qu'elle n'avait rien sur toi.

— Lallemand travaille pour la même boutique que toi ? »

La question était posée d'un ton suffisamment hostile pour que Langelot, s'autorisant du fait que Lallemand et lui appartenaient à deux sections différentes, crût bon de répondre :

« Non, pas du tout. Seulement, tu comprends, tous les services secrets communiquent entre eux.

— Et qu'est-ce qu'ils me veulent, les services secrets ? » demanda Line d'un ton méfiant.

Langelot jouait gros jeu en misant sur la sincérité : il le savait. Après tout, Line avait refusé de donner des renseignements sur ses employeurs, et l'on pouvait en déduire qu'elle leur était attachée.

Mais n'avait-elle pas ajouté « je peux aimer mes patrons ou ne pas les aimer », ce qui suggérerait qu'elle ne les portait pas dans son cœur ? Et ne fallait-il pas savoir gré à la jeune fille de son loyalisme ? Ainsi avait raisonné Langelot, et l'on n'est pas agent secret sans être un peu psychologue.

« Les services secrets, commença-t-il lentement, voudraient bien savoir ce que tes patrons fabriquent dans le grand hangar de l'île.

— Ça ne les regarde pas.

— Il est possible que tu aies raison. Mais tout un ensemble de faits semble indiquer le contraire. Beaucoup de recherches scientifiques sont réglementées par l'État.

— Je croyais que nous étions en pays libre !

— Mais justement, ma petite Line. Si un savant, non contrôlé par l'État, décidait de cultiver dans son salon le microbe de la peste, ou d'installer sur son balcon un laser capable de mettre le feu à la ville, ne serait-ce que par accident, c'est là que ta liberté risquerait d'être sérieusement brimée ! Ta liberté de survivre, tout simplement. Il est donc naturel que certaines recherches, en particulier celles qui touchent à la Défense nationale, soient du ressort de l'État.

— Admettons, dit Line de mauvaise grâce.

— D'un autre côté, certaines recherches d'ordre purement industriel ont besoin d'être tenues secrètes à cause de la concurrence, et il est possible que ton cher M. Schmitsky...

— Ce n'est pas mon cher M. Schmitsky !

— Il est possible que M. Schmitsky tout court fabrique, comme il l'affirme, des pigments inoffensifs. Évidemment, nous pourrions mettre l'affaire entre les mains des autorités civiles, qui réclameraient le droit d'inspecter son usine, mais cela prendrait des mois. Or, plus tôt nous saurons que M. Schmitsky ne fait rien de mal, mieux cela vaudra pour lui ; plus tôt nous saurons qu'il fait quelque chose de mal, mieux cela vaudra pour le pays. Tu es d'accord ?

— Peut-être.

— Alors la seule chose qu'il nous reste à voir, c'est ceci : est-ce que tu acceptes de nous aider, ou est-ce qu'il faut que nous nous y prenions par un autre moyen ? »

Line baissa son front têtu et réfléchit quelques instants. Soudain elle regarda Langelot bien en face :

« Combien m'offres-tu ? » demanda-t-elle.

Une fois de plus, Langelot prit un grand risque.



« Des clopinettes. On ne va tout de même pas te payer pour faire ton devoir. »

Line lui tendit la main :

« Si tu m'avais offert un sou, j'aurais refusé », dit-elle.

Ils se serrèrent la main et Langelot prit bien garde à déguiser son triomphe intérieur.

« Maintenant, raconte ! commanda-t-il.

— J'ai bien peur de te décevoir. Je ne sais pas grand-chose. Tu devrais me poser des questions.

— D'accord. Pourquoi n'aimes-tu pas Schmitsky ?

— Sans raison précise. Il a toujours l'air de se moquer de vous quand il vous parle.

— Pourquoi n'aimes-tu pas Charlie ?

— Il est méchant avec nous autres.

— Qui ça : nous autres ?

— Ceux qui travaillent dans les bureaux, les Esclaves, quoi.

— Les Esclaves ?

— C'est une plaisanterie entre nous. Tu sais que la S.A.P.C.A. a deux bâtiments qui communiquent par un pont ?

— Une passerelle, oui.

— Eh bien, les Esclaves travaillent dans le bâtiment A et habitent chez eux. Les Maîtres habitent dans le bâtiment A et travaillent dans le bâtiment B.

— Es-tu déjà rentrée dans le bâtiment B ?

— Oh ! non, jamais ! C'est interdit. Je n'ai pas la clef des grilles, et en plus, c'est plein de chiens dressés à tuer, là-bas.

- Clapan et Charlie sont des... ?
 - Des Maîtres.
 - Qu'est-ce qui s'est passé quand Schmitsky a appris que Charlie avait perdu sa clef magnétique ?
 - On lui a prélevé un mois de salaire, comme amende. Et on a changé toutes les clefs magnétiques, et le code de la serrure.
 - Si bien que la carte que j'ai gardée ne peut plus ouvrir les grilles ?
 - Exactement.
 - Combien y a-t-il de Maîtres ?
 - Treize.
 - Qui sont-ils ?
 - M. Schmitsky, sa secrétaire Mme Lafflon, M. Clapan, Charlie, et d'autres. Tu veux les noms ? Je les connais tous, parce que c'est moi qui tape le rôle des salaires.
 - Donne-moi les noms, les fonctions et les salaires, si tu te les rappelles. »
- Langelot nota la liste. Toutes les fonctions lui parurent bien vagues : technicien, ingénieur, conseil, sous-chef...
- « Tu dois tout de même bien avoir une idée de ce qu'ils fabriquent, les Maîtres, dans leur bâtiment B.
- Aucune. Je sais que les grilles qui entourent le bâtiment sont électrifiées, mais c'est tout.
 - Les fournitures que vous recevez, qu'est-ce que vous en faites ?
 - Les Maîtres les emportent dans le bâtiment B.
 - Donne-moi la liste des Esclaves. »
- Elle la donna.
- « Et qu'est-ce que vous faites, vous autres ?
- La correspondance avec les fournisseurs, l'administration, le nettoyage des bureaux, des travaux d'installation, d'amélioration des locaux...
 - Bref, pas grand-chose ?
 - On ne se fatigue pas trop. »
- Langelot soupira. Il progressait, mais lentement.
- « Je t'ai déçu, hein, fit Line. Je ne t'ai pas dit ce que tu voulais savoir.
- Non, tu ne m'as pas déçu. Mais il y a encore une chose que tu pourrais faire pour moi.
 - Quoi ?

— Quand tu tapes ton courrier, tu fais combien d'exemplaires ?

— Quatre.

— Fais-en un cinquième. Pour moi. »

Line en eut le souffle coupé.

« Ce ne sera pas très discret envers M. Schmitsky, dit-elle enfin.

— Non. Mais tu vois : je ne suis pas un concurrent. Si le courrier de M. Schmitsky est innocent, je le mettrai au panier, et ce sera comme si je ne l'avais pas lu. Maintenant, si ton cher M. Schmitsky est coupable...

— Ce n'est pas mon cher M. Schmitsky. Et s'il me prend à mettre un quatrième carbone, qu'est-ce que je lui dis ?

— Tu lui dis que c'est une erreur.

— Et s'il me met à la porte ?

— Dans ce cas, le SNIF te trouvera un autre emploi. Tu travailleras peut-être plus, mais tu seras mieux rétribuée : ça, je te le promets. »

Langelot reconduisit Line jusqu'à un carrefour situé à quelque trois cents mètres de la S.A.P.C.A. et alla ensuite louer une chambre dans un hôtel modeste. Il avait, une fois de plus, roulé toute la nuit, mais il ne se coucha pas avant d'avoir téléphoné au capitaine Montferrand pour lui donner le résultat de sa démarche matinale.

« Bien travaillé, mon petit gars, dit le capitaine. Maintenant, allez vous reposer. »

Langelot se réveilla vers quatre heures de l'après-midi et courut immédiatement à la plage prendre un bon bain. C'était curieux de se retrouver presque en vacances, alors que sa permission était terminée. Il rentra à l'hôtel, enfila un pantalon et une chemise propres, mit de grosses lunettes de soleil pour le cas où il rencontrerait Charlie ou Clapan, et ressortit. D'une cabine téléphonique publique, il appela le SNIF.

« J'ai du nouveau pour vous, lui dit Montferrand. Sur les treize noms que vous m'avez donnés comme étant ceux des « Maîtres », huit appartiennent à des personnes condamnées pour délits divers. Les uns ont été condamnés avec sursis ; les autres ont purgé leur peine. Je trouve que cette curieuse proportion de repris de justice exige une opération d'une certaine envergure. Par conséquent j'ordonne la mission *Pernette* dont le but est de nous renseigner sur le genre de production qu'on peut attendre de la S.A.P.C.A. Temporairement, vous serez Pernette 2. Si je constate que vous avez

besoin de renfort, je vous enverrai un agent plus expérimenté dont vous deviendrez l'adjoint. Vu ?

— Vu, mon capitaine.

— Vous avez bien compris qu'il s'agissait, pour le moment, d'une mission de renseignement pur ?

— Oui, mon capitaine.

— Vous n'avez pas encore vu le courrier de la S.A.P.C.A. pour aujourd'hui ?

— Pas encore.

— Passez-moi un coup de fil à mon domicile dans la soirée. N'oubliez pas de demander à Pernette 3 si elle sait que la plupart des Maîtres sont fichés à la police. »

Langelot et Line se retrouvèrent à six heures et quart au carrefour où ils s'étaient quittés le matin.

« Je t'emmène dîner, d'accord ? proposa l'agent secret.

— Oui, mais pas à l'« Alcazar ».

— Non, non, nous irons dans un petit restaurant très simple. »



Ils roulèrent lentement. À droite, s'étendait la mer, marbrée de bleu et de vert, veinée de violet. La plage de sable fin, presque rose, était couverte de corps bronzés en costumes de bain multicolores. Des nageurs s'ébrouaient dans les vagues ; des âmes romantiques s'apprêtaient à admirer le coucher de soleil ; des enfants avaient entamé une partie de volley-ball. À gauche, s'étagaient de grands hôtels blancs d'où s'échappaient des bouffées de musique et des rires ; plus loin, on apercevait les premiers escarpements de la montagne, aussi sauvages que le paysage du bord de mer était

civilisé. La route elle-même était bordée par deux rangs de palmiers magnifiques.

Langelot respira à pleins poumons. Par-delà l'odeur d'essence et de poussière, malheureusement prépondérante, il retrouvait les parfums de la mer et des pins, qu'il avait toujours aimés. Et dans cette gaieté du soir, il reconnaissait la gaieté de toutes les vacances qu'il avait passées dans la région : à Saint-Raph' avec ses parents, lorsqu'ils vivaient encore ; à Saint-Trop' avec des connaissances. Oui, sans doute, la Côte était bien abîmée par l'invasion du tourisme et du commerce, mais elle restait tout de même la bonne vieille Côte : le pays de la beauté et de la joie.

« J'aime ce coin, dit Langelot d'un ton méditatif. Les snobs de tous les genres ont beau essayer de me le gâter, je l'aime. C'est drôle de penser que tu es née ici, que tu travailles ici, Line. Pour moi, c'est tellement un pays de vacances.

— Je suis née à Toulon, dit la jeune fille. Je n'habite ici que depuis la mort de ma mère, il y a un an. Mais tu ne me demandes pas si j'ai les copies ? ajouta-t-elle, étant d'un caractère plutôt pratique que contemplatif.

— Je sais que tu les as », répondit Langelot.

Par une route en corniche, ils contournèrent une baie d'un bleu profond dont aucune carte postale ne peut donner l'idée. Elle faisait piètre figure, la petite 2 cv grise du Service, parmi les Alfa-Romeo, les Ferrari, les Jaguar et les Mercédès qui la croisaient ou la dépassaient, mais son conducteur se disait à peu près ceci :

« Je suis le plus heureux garçon du monde. Je roule dans un pays magnifique, que j'adore. Je fais un métier utile, dangereux et passionnant. J'y réussis fort honorablement. Et j'ai une jolie fille à côté de moi, ce qui ne gâte rien, bien entendu. »

Ils redescendirent vers un petit port que son absence de plage protégeait contre l'afflux des vacanciers. Les vieilles maisons chapeautées de tuiles roses s'alignaient au coude à coude le long de l'eau. De grosses barques de pêche, d'élégants yachts de plaisance miraient leurs agrès dans la légère houle du soir.

Langelot gara la voiture.

« Maintenant, les copies, dit-il. Tu n'as pas eu de mal à les faire ?

— Aucun mal. Je connais mon métier. Mais tu sais, j'ai encore peur de te décevoir. Il n'y a pas de microbes de la peste ni de laser dans toutes ces lettres. »

Langelot les parcourut rapidement. C'étaient des lettres d'affaires, apparemment innocentes. Les spécialistes du SNIF les examineraient à loisir, pour voir si les fournitures demandées pouvaient présenter quelque danger, ou si les lettres elles-mêmes ne contenaient pas un code quelconque. Mais, à vrai dire, Langelot n'en croyait rien. Il avait déjà son idée.

« Viens dîner », dit-il à Line.

Ils dînèrent gaiement d'une bouillabaisse dans un modeste restaurant du port, sentant la saumure et la friture. Line était ravie. Langelot la ramena chez elle, et puis partit à la recherche d'une cabine téléphonique.

« Mon capitaine, j'ai les papiers.

— Intéressants ?

— Apparemment, non. Je vais vous les poster. À vrai dire, ils sont si peu intéressants qu'ils confirment une petite idée que j'ai.

— Laquelle ?

— Que la S.A.P.C.A. n'est que la couverture d'une boutique secrète quelconque. Les Esclaves ne seraient recrutés que pour faire illusion.

Et la plupart du courrier S.A.P.C.A. serait du courrier « bidon² ».

— J'en étais arrivé à envisager la même éventualité. Évidemment, on ne peut pas juger sérieusement sur le courrier d'une seule journée. Avez-vous demandé à votre informatrice si elle avait entendu parler des condamnations de ses collègues ?

— Elle n'en a jamais entendu parler.

— Elle ne sait donc pas si M. Schmitsky se rend compte de ce qu'il héberge dans son usine un groupe de malfaiteurs ?

— Elle n'en sait rien.

— Dans ces conditions, dit Montferrand, il me semble indispensable d'aller voir au plus tôt ce qui se passe dans le bâtiment B. Voici donc ce que vous ferez. »



IV

« BIEN dormi ? demanda Langelot.

— Pas trop, répondit Line en montant dans la 2 cv.

— C'est la bouillabaisse qui n'a pas passé ?

— Non. Je ne cessais pas de me triturer la cervelle pour savoir ce que je pourrais encore te raconter sur la S.A.P.C.A. Je me rends bien compte que tout ce que je t'ai donné jusqu'à maintenant ne vaut pas cher. Veux-tu savoir la pointure des chaussures de M. Schmitsky ? Veux-tu un plan détaillé du bâtiment A ?

— Je préférerais le bâtiment B.

— Je m'en doute.

— Mais fais-moi toujours celui du A. Ça peut servir.

— Veux-tu savoir quel genre de sandwich M. Clapan mange pour son déjeuner ? Veux-tu connaître la marque de ma machine à écrire ? Est-ce que l'accent d'un visiteur que j'ai introduit chez M. Schmitsky, un jour où sa secrétaire était malade, peut t'intéresser ?

— Sûrement, si c'est un accent étranger.

— Non. C'était l'accent auvergnat, et encore très léger, et ce monsieur n'est jamais revenu. Est-ce que c'est utile que tu saches que Charlie, Clapan, Jean et moi, nous sommes les seuls à aller au bal Pernette ?

— P'tit-Suisse est un Esclave, n'est-ce pas ?

— Tout ce qu'il y a de plus esclave. Et les lectures de Mme Lafflon, la secrétaire du patron, est-ce que tu t'y intéresses ? Elle ne lit que des romans policiers. Elle les aime tant qu'à force d'en lire elle ne s'aperçoit pas qu'elle relit les mêmes. Et ils sont tous marqués sur la première page « Huguette Landry » au stylo à bille bleu.

— Mme Lafflon s'appelle Huguette aussi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est curieux. Tu lui as demandé si ces romans étaient à elle ?

— Oh ! non. Je ne lui parle pas. Elle est bien trop importante ! »

Langelot rappela ses souvenirs. Mme Huguette Lafflon faisait partie des Maîtres, mais de ceux auxquels la police n'avait rien à reprocher. Cependant il n'ignorait pas que lorsque les gens décident de vivre sous un faux nom, il leur arrive souvent de conserver le même prénom, car il est difficile de s'habituer à répondre à un prénom différent. Ils gardent aussi quelquefois les mêmes initiales pour ne pas jeter des objets brodés ou gravés à leur chiffre.

« Est-ce que Mme Lafflon met ses initiales sur ses objets personnels ? demanda-t-il.

— Oui. Elle a un très joli poudrier avec H.L. dessus. »

Line n'ayant plus aucun renseignement à lui fournir malgré sa nuit d'insomnie, Langelot lui demanda de but en blanc si elle accepterait de photographier les archives de la S.A.P.C.A.

« Je te donnerais un appareil photo qui tient dans le creux de la main, et pendant l'heure du déjeuner, ou bien après le dîner, tu me prendrais une centaine de clichés. Tu oserais faire ça, Line ? »

Line lui jeta un regard en dessous. Elle avait un peu pâli.

« Il n'y a pas besoin d'éclairage spécial ?

— Non, non. Simplement un bon éclairage de jour. Mais si tu as peur, Line, je n'insisterai pas.

— Oui, j'ai peur, dit Line. Allez, donne-le-moi, ton appareil.

— Je croyais que tu avais peur ?

— Bien sûr. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas continuer ce que j'ai commencé. Tu les auras, tes photos. »

Non sans quelques remords – visiblement, la jeune fille se forçait –, Langelot lui remit l'appareil photographique miniaturisé, et la laissa à leur carrefour habituel.

« Ce soir, dit Line, si tu as le temps, c'est toi qui viens dîner chez moi. Tu veux bien ?

— Avec grand plaisir », dit Langelot.

Il rappela le SNIF et demanda que le nom d'Huguette Landry fût passé au fichier électronique.

Puis il refit la même route que la veille, et arrêta sa 2 cv dans une rue tranquille du petit port. Il se rendit ensuite sur le quai.

À la limite du port de plaisance, se balançait un puissant bateau à moteur, peint en blanc, appelé, sans originalité, *La Mouette*.

Langelot sauta à bord. Un garçon de quelque vingt-trois ans, torse nu, hâlé comme un Africain, les yeux cachés par d'épaisses lunettes de soleil, les dents étincelantes de blancheur, l'accueillit.

« Salut, dit Langelot. La rascasse mord bien ?

— La langouste se laisse manger », dit l'autre.

L'idiotie de ces mots de passe les fit éclater de rire.

« Sous-lieutenant Langelot, du SNIF.

— Enseigne de vaisseau de deuxième classe Lespinasse. »

Les deux jeunes officiers de rang égal se serrèrent la main.

« Alors tu es dans les Moustaches³ ? demanda Lespinasse.

— Affirmatif.

— On s'amuse bien ?

— Ça dépend des jours.

— Écoute. Moi, je suis enchanté de travailler avec toi. Le pacha⁴ m'a convoqué dans le plus grand secret et m'a dit de me mettre à ta disposition. J'avoue que j'attendais un James Bond quelconque, et non pas un petit boy-scout de ton esp... Blouf ! »

L'enseigne de vaisseau de deuxième classe Lespinasse venait de voler par-dessus bord et d'amerrir la tête la première. Lorsqu'il revint à la surface :

« On avait raison de me prévenir que vous étiez traîtres, dans les Moustaches ! » maugréa-t-il en recrachant des litres d'eau.

Langelot lui tendit la main pour l'aider à remonter à son propre bord.

« C'était simplement pour te donner des idées un peu plus saines sur les boy-scouts. Sans rancune ?

— Sans rancune. À charge de revanche, bien entendu. Maintenant, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

Langelot le lui expliqua, et *La Mouette*, bateau appartenant à la Sécurité navale mais déguisé en embarcation de plaisance, prit le large. Une demi-heure plus tard, la S.A.P.C.A. était en vue.



À l'extrême droite s'élevaient les quatre étages du bâtiment A, peint en ocre. Une passerelle métallique reliait le bâtiment A à l'île rocheuse, de forme vaguement ovale, sur laquelle se dressait le hangar connu sous le nom de bâtiment B.

« Mets une rallonge à ton œil », dit Lespinasse en tendant une longue-vue à Langelot.

Le hangar occupait la presque totalité de l'île. Il n'était séparé du bord des rochers que par un étroit chemin, de deux mètres de large tout au plus. Au bord même s'élevait une grille de trois mètres de haut, électrifiée d'après les renseignements de Line. Entre le hangar et la grille circulaient des chiens policiers. En deçà de la grille, le rocher plongeait presque verticalement dans la mer. La dénivellation entre la base de la grille et le niveau de l'eau était de trois mètres environ.

Le hangar lui-même était un parallélépipède rectangle de quatre-vingts mètres de long sur trente de large et dix de haut. Le toit était presque plat. L'armature devait être d'acier, avec une couverture et des murs en tôle. Les murs étaient percés de fenêtres régulièrement espacées ; le toit, de plusieurs tabatières. Aux quatre coins du toit étaient disposés des projecteurs braqués sur la zone située entre le hangar et la grille.

« Tu as l'intention d'aller passer un week-end là-dedans ? demanda Lespinasse, que le soleil avait déjà séché.

— Pas un week-end. Quelques heures suffiront », répondit Langelot.

Il se dépouilla de ses vêtements, sous lesquels il portait un maillot de bain.

« Approchons encore », dit-il.

La Mouette vint s'arrêter à quelque quatre cents mètres de la S.A.P.C.A.

« Fais semblant de pêcher, conseilla Langelot en passant un masque sous-marin.

— Cela te gêne si je pêche pour de vrai ? demanda Lespinasse.

— Au contraire : cela vaudra mieux.

— Je t'attends dans combien de temps ?

— Je ne sais pas. »

Langelot s'éloignait déjà à la nage. Lespinasse le rappela :

« Hé ! Moustache ! Si tu ne reviens pas du tout, qu'est-ce que je fais ?

— Tu manges ton poisson tout seul », répondit Langelot en s'enfonçant sous l'eau.

L'agent secret nageait vigoureusement.

Lorsqu'il eut atteint les abords de l'île, il aspira beaucoup d'air, et plongea aussi profondément qu'il le put. Il fut à peine surpris de constater que les rochers qui se trouvaient sous la surface de l'eau étaient protégés par une grille aux maillons serrés. Il en était de même sur tout le pourtour de l'île. En bas, la grille était ancrée dans le fond de la mer ; en haut, elle rejoignait la grille de surface. La grille sous-marine était donc électrifiée aussi.

« En voilà des histoires pour protéger une usine de pigments ! » pensa Langelot.

Il regagna *La Mouette* sans avoir été inquiété. Une bonne odeur de friture l'attendait :

« J'allais commencer sans toi », dit Lespinasse.

Il avait en effet pêché un superbe poisson qu'il venait de faire frire. En bon marin, il n'avait oublié ni le pain, ni une bouteille de muscadet qui attendait au réfrigérateur.

« Alors, demanda-t-il, quel est l'avis de l'expert ?

— Enfantin, dit Langelot, à condition de couper l'électricité. Mais cela donnerait l'éveil. Sans couper l'électricité, impossible.

— Je suis ravi de l'entendre ! s'écria Lespinasse. Cela m'ennuyait de penser que les Moustaches étaient des perce-murailles.

— Nous ne sommes pas des perce-murailles, répliqua Langelot, mais pas plus tard que ce soir, je serai en train de visiter le

bâtiment B, si j'en reçois l'ordre. Et tu sais qui va peut-être m'aider ?

— Non. Qui ça ?

— Toi. Dis donc, je ne sais pas ce que tu vaux comme marin, mais comme cuisinier, tu es fameux. »

La Mouette reprit la direction du port. On eût dit un bateau comme tous les autres, ayant à son bord deux garçons comme tous les autres, et rentrant d'une petite excursion en mer.

Une fois à terre, les deux garçons – qui n'étaient pas exactement comme tous les autres – échangèrent une solide poignée de main et s'éloignèrent chacun de son côté.

« J'espère qu'on se reverra, dit Lespinasse.

— Ne l'espère pas trop : ça pourrait arriver ! » fit Langelot.

Ayant décoché cette flèche du Parthe, l'agent secret courut téléphoner.

« Pernette 3 vous a donné un excellent renseignement, lui annonça Montferrand. Mme Huguette Landry a abandonné son mari et ses cinq enfants il y a un an. Elle fait l'objet d'une recherche dans l'intérêt des familles. De votre côté, quoi de neuf ?

— J'ai vu le bâtiment B, mon capitaine. Sous l'eau, je me suis approché de la falaise à la toucher. Au-dessus de l'eau, je l'ai inspectée à une trentaine de mètres. Je ne crois pas avoir été remarqué. Toute l'île est protégée par un formidable réseau électrifié. À mon avis, il n'est possible d'entrer là-dedans ni par la terre ni par la mer.



— Vous ne voulez tout de même pas qu'on creuse un tunnel qui déboucherait en plein bâtiment B ?

— Non, mon capitaine, j'envisagerais plutôt le contraire. »
Langelot exposa son idée.

« Si Lespinasse a les compétences requises, j'aimerais bien que ce soit lui : on s'entend bien, tous les deux, ajouta-t-il.

— Je vais voir ce que je peux faire. Rappelez-moi dans la soirée. »

Langelot passa le reste de l'après-midi à flâner. Le soir, un bouquet de fleurs à la main, il se présenta 24, rue de la Gare.

Décidément, c'était la mission des bons repas.

Line se révéla une cuisinière de premier ordre et Langelot déclara que sa pissaladière provençale valait toutes les pizzas du monde.

Il demanda aussi des nouvelles de M. Clapan.

« Il se frotte un peu les reins de temps en temps, et il est plus hargneux que d'habitude, mais il a l'air de se porter bien, dit Line.

— Les rhododendrons auront amorti la chute. »

Pour la première fois, Langelot raconta à Line, pour la mettre davantage dans la confiance, la fin de la soirée si bien commencée chez Mme Pernette.

« Il avait un vrai revolver ? s'étonna Line.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— Alors, dit-elle, avec une logique toute féminine, j'ai eu raison de prendre des risques. »

Elle ouvrit son sac et en tira l'appareil photographique.

« Tu as pris combien de clichés ?

— Oh ! Tout le rouleau. Tant que j'y étais...

— Brave petite fille ! Personne ne t'a vue ?

— Personne. Tu sais, dans le bâtiment A, tout se passe plutôt à la bonne franquette. Si tu m'avais demandé les archives du bâtiment B, ç'aurait été une autre histoire.

— Parce qu'il y a deux sortes d'archives ?

— Forcément. Tout ce que tape Mme Lafflon reste dans son bureau à elle, qui se trouve dans le bâtiment B. »

Langelot remercia avec effusion, mais son opinion était faite : les photos ne contenaient rien d'intéressant. Cependant, il les enverrait naturellement au SNIF, pour examen.

L'agent secret partit tôt, et rappela Montferrand de la première cabine qu'il trouva.

« C'est d'accord, lui dit le capitaine. Faites-vous reconnaître à la base navale en donnant le nom de la mission. Armez-vous, mon petit, et... ne faites pas de bêtises. »

Dans la voix grave du chef perçait une émotion qu'il ne parvenait pas à contrôler parfaitement.

Langelot remonta en voiture et mit l'accélérateur au plancher. Il était près de minuit lorsqu'il se présenta devant la base navale de Toulon. La sentinelle l'arrêta. Il demanda le chef de poste. Au chef de poste il dit :

« Je suis Pernette.

— On vous attend, mon lieutenant. »

Dans la cour de la base stationnait une Alouette⁵. Aux commandes, Langelot reconnut le fidèle Lespinasse.

« Comme on se retrouve ! fit ironiquement le marin, et ses dents blanches brillèrent dans sa face hâlée. Grimpe, terrien. Et si je te pousse par-dessus bord en plein vol, tu ne pourras pas te plaindre.

— Tu as le matériel que j'ai demandé ?

— Tout est en règle. »

Langelot se hissa dans la cabine. L'Alouette décolla dans la nuit.

Volant à bonne altitude, elle suivait à peu de chose près le dessin de la côte, et Langelot s'amusait à reconnaître les feux de tel port, les sinuosités de telle baie où il avait fait de la voile ou de la natation.

« Comment as-tu deviné que j'étais aussi pilote d'hélicoptère ? demanda Lespinasse.

— Je ne sais pas. Tu as le physique, je suppose. »

Durant tout le parcours, les deux jeunes gens ne dirent pas autre chose.

Lorsque l'île de la S.A.P.C.A. apparut – elle était aisément reconnaissable avec les quatre projecteurs aux quatre angles du hangar – Lespinasse piqua droit dessus.

— Tu as de la chance, dit-il, les projecteurs sont braqués vers le bas, et le toit reste dans l'ombre. »

Puis il montra la mitrailleuse qu'il avait posée près de lui.

« Si on te canarde, dit-il, je riposte. »

À toute vitesse, les quatre projecteurs et le grand rectangle noir au milieu semblaient monter vers l'Alouette.

« Prépare-toi », dit Lespinasse.

Langelot, tenant d'une main la caisse à outils trouvée au fond de l'hélicoptère, s'apprêtait à sauter.

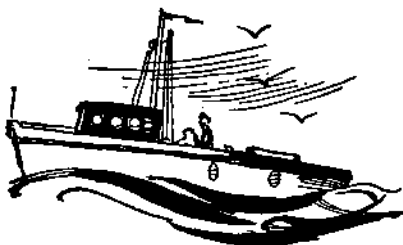
« Dans combien de temps je repasse ? demanda le pilote.

— Toutes les vingt-cinq minutes, à moins que je ne te rappelle avant.

— Bonne chance, vieux. Il faut dire ce qui est : les Moutaches, vous avez tout de même du cran... Attention... Go ! »

Langelot sauta dans ce qui lui semblait être un trou noir, mais il atterrit aussitôt sur le toit de tôle, et roulant sur le côté, se mit à glisser vers la droite. Il se retint à une aspérité de la surface et leva la tête.

L'Alouette, qui remontait à la verticale était déjà loin.





V

LANGELOT rampa sur le toit du bâtiment B jusqu'au moment où il eut atteint une des tabatières qu'il avait repérées à la longue-vue. Il traînait sa caisse d'outils derrière lui.

Toutes les fenêtres des deux bâtiments étaient éteintes. Dans la zone entre hangar et grille, les chiens-loups se promenaient sans flairer l'intrus perché dix mètres au-dessus d'eux. Le sourd grognement de la mer étoufferait les quelques bruits que Langelot ne manquerait pas de faire.

Ses yeux commençaient à s'accommoder à l'obscurité, et il se rendit compte rapidement que la tabatière ne s'ouvrait d'aucune façon. Il faudrait donc soit découper le verre, ce qui laisserait des traces, soit dévisser le cadre, ce qui ne paraissait pas impossible, puisqu'il avait été appliqué sur le toit, de l'extérieur.

Langelot trouva les boulons, et essaya de les dévisser avec une clef. Pas moyen : ils étaient rouillés. Il tira alors de sa caisse un petit moteur électrique, travaillant sur piles ; il y adapta sa clef, et les boulons cédèrent rapidement. Langelot les rangea soigneusement dans un compartiment de sa caisse, puis il poussa le cadre. La rouille

résista quelques instants ; enfin le cadre, verre compris, glissa à la surface du toit. L'accès du mystérieux bâtiment B était ouvert.

Langelot y plongea son bras, armé d'une puissante torche électrique. Dix mètres plus bas, il aperçut un sol de béton. Le hangar n'était donc pas divisé en plusieurs étages.

Au rebord de l'ouverture, Langelot accrocha deux grappins à vis auxquels était suspendue une échelle de nylon. Puis il se laissa couler dans le trou, et, d'échelon en échelon, prenant garde à empêcher l'échelle de se balancer, il descendit jusqu'au fond de la vaste carcasse de métal.

Lorsque enfin il eut pris pied sur le béton, il commença par lever les yeux : le petit carré de ciel découpé au-dessus de lui paraissait bien loin. Puis il ralluma sa torche électrique et en promena le pinceau autour de lui.

D'abord, il n'en crut pas ses yeux.

Mais, lorsqu'il eut fait le tour du bâtiment, il dut se rendre à l'évidence : le hangar était vide.

Pas une machine, pas un outil, pas une éprouvette : rien !

En tout cas rien qui fût en état de fonctionner. Dans un coin avaient été rangées en bon ordre des caisses portant des étiquettes correspondant à certaines des fournitures que la S.A.P.C.A. recevait régulièrement. Ces caisses n'avaient même pas été ouvertes.

À un bout du hangar, il y avait une porte conduisant vers la passerelle et le bâtiment A. À l'autre bout, un parallélépipède d'acier, de cinq mètres de long, trois de large, trois de haut, était adossé à la paroi. Il était percé d'une porte, et, pour toute serrure, cette porte ne possédait qu'une mince fente, prévue sans doute pour y introduire la clef magnétique. C'était dans cette boîte d'acier, probablement, que se trouvaient les archives secrètes de la S.A.P.C.A. Mais il ne pouvait être question d'y entrer, à moins de posséder la clef magnétique, ou de découper le mur d'acier au chalumeau.

« Une vraie chambre forte », se dit Langelot.

Il fit encore une fois le tour du bâtiment en s'éclairant avec sa torche. Enfin ! Une usine qui ne produisait rien ! Cela n'avait aucun sens ! Tous ces capitaux, tous ces employés, toute cette correspondance, toutes ces fournitures, tout cela pour rien ? Car ce n'était pas dans la chambre forte qu'on pouvait faire tenir une usine, un atelier, ou même un simple laboratoire.

Il eut beau chercher, il ne trouva pas le moindre indice qui pût servir à expliquer cette fabrique qui ne fabriquait rien.

Il tira sa mini-radio de sa poche et appela :

« Alouette, m'entendez-vous ? Parlez. »

L'Alouette resta muette.

Pas étonnant : ce bâtiment de métal pouvait perturber la transmission des ondes radio.

Langelot saisit son échelle de nylon et remonta ses dix mètres à la verticale. Il ramena l'échelle, remplaça le cadre, remit les boulons en place et consulta sa montre : vingt-deux minutes s'étaient écoulées.

Un feu rouge clignota dans la nuit. Un vrombissement se fit entendre. Parti du cœur de la nuit, l'hélicoptère se rapprochait en ligne droite.

Langelot alluma sa torche un instant pour montrer qu'il était là.

Au-dessus de sa tête, l'oiseau de métal demeura suspendu. Une échelle de corde se déroula. Langelot s'y cramponna. Déjà l'hélicoptère reprenait de l'altitude. L'agent secret se hissa dans la cabine, tirant sa caisse à outils.

« Alors, Moustache, content de ton expédition ?

— Content surtout d'en être revenu. Je t'assure que je ne me sentais pas à l'aise dans cette grande coque de métal, avec tous ces chiens qui claquaient des mâchoires à l'extérieur. »

L'hélicoptère ramena Langelot à Toulon. L'agent secret serra la main du pilote et remonta en voiture.

Tout en roulant, il réfléchissait.

« Quand j'aurai rendu compte de mon insuccès au pitaine, il ne manquera pas de m'envoyer du renfort. Et, comme l'affaire devient de plus en plus mystérieuse, je sais bien quel genre de renfort il m'enverra : un officier plus vieux que moi, qui prendra la responsabilité de la mission, tandis que le petit Langelot ne sera plus qu'un bleu à la botte d'un ancien. Il faudrait donc que je me débrouille avec les moyens du bord... Voyons, quel est notre plus grand problème ? Ce n'est pas que nous manquions d'informateurs, puisque la petite Line fait tout ce qu'elle peut : c'est que notre informateur manque d'informations. Si, par exemple, j'avais recruté Mme Lafflon au lieu de Mlle Tresnel, ça irait mieux. C'est tout de même curieux que Schmitsky n'engage que des repris de justice, ou presque. Ou bien il ne s'en aperçoit pas, ou bien il le fait exprès.

S'il le fait exprès, pourquoi ? Parce qu'il a barre sur eux, parce qu'ils sont, comme on dit dans le métier, « mouillés⁶ ». Il semble bien que les Maîtres se répartissent en deux catégories : d'une part, les *mouillés*, ceux qui ont un casier judiciaire ou qui sont en fuite, comme Mme Lafflon, d'autre part les *secs* : Schmitsky, Clapan, Charlie et, si je ne me trompe, un ingénieur appelé Dorissel. Quel que soit le secret du bâtiment B, il est probable que les *secs* le connaissent parfaitement, et que les *mouillés* ne l'ignorent pas non plus, puisqu'ils y ont accès. Dans ces conditions, qu'est-ce qu'il ferait, cet agent expérimenté à la botte de qui se trouverait le petit Langelot ? Il kidnapperait l'un des *secs* ou l'un des *mouillés* et il l'interrogerait ? Parfait. Mais si le prisonnier refusait de parler ? D'ailleurs il serait difficile de réaliser cet enlèvement sans que Schmitsky se doute de quelque chose. Non, il doit y avoir un meilleur moyen. »

Lorsqu'il crut l'avoir trouvé, ce moyen, Langelot s'arrêta dans une station service ouverte de nuit, et, cependant que l'employé lui remplissait son réservoir, il alla téléphoner.



Il imaginait la chambre à coucher des Montferrand, qu'il connaissait, et où le téléphone résonnait en ce moment, tirant le capitaine et sa femme d'un sommeil dont ils avaient bien besoin tous les deux, lui avec sa section Protection, elle avec ses quatre enfants.

« Allô, fit la voix du capitaine.

— Mes respects, mon capitaine. Je sors du bâtiment B.

— Vous en sortez, c'est le principal », fit Montferrand, d'un ton soulagé.

Là-dessus, Langelot lui rendit compte de son exploration, et lui exposa le moyen qu'il avait imaginé pour éviter de recevoir du renfort.

Un long silence suivit ce discours. Enfin :

« Oui, ce n'est pas mal trouvé, prononça la voix du capitaine. Vous vous rendez compte, je suppose, des dangers que vous feriez courir à cette enfant ? »

— Je pense qu'elle les assumera avec sang-froid. Et nous trouverons toujours un moyen de la rétribuer plus tard.

— Il vous faudra des complicités locales. Remarquez, je peux arranger cela avec notre Antenne Midi. Vous croyez que vous aurez assez d'autorité pour jouer ces deux rôles ? »

Si Montferrand pensait le contraire, il n'aurait pas posé cette question. Langelot fit une petite grimace au combiné :

« Je ferai de mon mieux, mon capitaine.

— Alors c'est bon, Langelot. Marchons comme ça. »

Ravi d'avoir emporté le morceau, l'agent secret rentra se coucher à son hôtel. Cette fois-ci, il avait pris la précaution de fermer sa fenêtre, et ne craignait pas les surprises. Il ne lui restait pas beaucoup de nuit pour dormir, mais il mit, si l'on peut dire, les bouchées doubles, et après une heure et demie de sommeil, un plongeon dans la mer et un plantureux petit déjeuner vite expédié, il se sentait de nouveau en pleine forme.

« Mieux dormi, aujourd'hui ? demanda-t-il à Line que, selon leur habitude, il était allé chercher chez elle.

— Un peu mieux. Et toi, Langelot ?

— Moi ? Peu, mais bien. Écoute, Line. J'ai envoyé tes photos à ma boutique, et trois douzaines d'experts vont « se pencher dessus », comme ils disent, mais si j'en crois mon intuition...

— Ils ne trouveront rien d'intéressant dedans ?

— Pourquoi penses-tu cela ?

— J'ai parcouru ces documents en les photographiant. D'ailleurs je sais bien que je ne tape jamais que des trucs sans intérêt.

— Ça te dirait de taper des trucs qui en auraient, de l'intérêt ? »

Line le regarda d'un air méfiant :

« Toi, demanda-t-elle, qu'est-ce que tu vas encore me proposer ? »

Avec une franchise entière, Langelot lui exposa son idée. Dès le début de cette opération, il avait résolu de faire confiance à Line, et il

entendait continuer de même. S'il ne lui parlait pas de son expédition nocturne, ce n'était pas qu'il craignît d'être trahi, mais le vieux réflexe SNIF jouait en lui : ne donner de renseignements, à qui que ce soit, que lorsqu'il y a avantage à le faire. Quand il eut fini de parler, Line ne put que répéter, deux ou trois fois :

« Eh bien, toi, alors... Eh bien, toi, alors... »

Elle mit une bonne minute à se remettre.

« Quand je voyais des trucs pareils au cinéma, dit-elle enfin, je croyais que ce n'était pas pour de vrai. Et ils sont tous des petits malins comme toi, dans ton SNIF ?

— Je suis censé être l'un des moins malins.

— Qu'est-ce que ça doit être alors, les autres !

— Je suis sensible à ton admiration pour mon service, mais je voudrais une réponse : tu marches ou tu ne marches pas ? »

À la vérité, Langelot n'avait jamais douté de la réponse de Line. La petite fille était brave, et elle avait envie d'être utile : pourquoi se serait-elle soudain arrêtée, alors qu'elle était en si bon chemin ?

« Je marche », dit Line.

Et puis, d'une petite voix, elle ajouta :

« Mais si ça commence à barder, vous me tirerez tout de même de là, vous autres, hein ?

— Je te le promets », dit Langelot.



VI

« FAITES entrer », dit M. Schmitsky à Mme Lafflon.

M. Schmitsky, malgré ses cinquante ans bien sonnés, ressemblait à un petit cochon. Son teint rose, ses minuscules yeux noirs embusqués derrière ses pommettes, son nez à la fois retroussé et aplati, sa bouche proéminente, rendaient la ressemblance frappante.

Le monsieur qui entra était encore un tout jeune homme, mais il avait un air de sérieux et d'efficacité qui lui promettait un brillant avenir dans la profession qu'il avait choisie. Il portait ses cheveux foncés un peu longs, à la dernière mode, mais soigneusement peignés. Ses yeux brillaient derrière des lunettes à monture de corne. Lorsque sa bouche s'ouvrait, on voyait qu'il avait deux incisives en platine. Habillé d'un costume tête-de-nègre, avec gilet s'il vous plaît, portant à la main un attaché-case en peau de porc, aux fermoirs étincelants, il respirait la respectabilité.

« Monsieur Schmitsky, je présume ?

— Lui-même.

— Cet entretien nécessite une discrétion absolue.

— Mme Lafflon est ma secrétaire personnelle.

— Je suis l'officier de police adjoint Bertoldi, et je me vois dans l'obligation d'insister. »

L'officier de police adjoint Bertoldi parlait d'un ton sec, et M. Schmitsky fit signe à Mme Lafflon de sortir.

« Je vous écoute, monsieur l'inspecteur.

— Connaissez-vous le nom *Trolier* ?

— À première vue, je ne crois pas.

— Madeleine Trolier ? Une vingtaine d'années ? Ça ne vous dit rien ?

— Désolé de vous décevoir, monsieur l'inspecteur. Pourrais-je savoir de quoi il s'agit ?

— Certainement. Nous sommes à la recherche de Madeleine Trolier depuis quelques mois. C'est une jeune fille extraordinairement adroite, qui s'était fait engager comme secrétaire par un banquier, dont je vous tairai le nom. Elle a rapidement acquis la confiance de cet homme, qui lui a révélé la combinaison de son coffre. Le lendemain, Madeleine Trolier était loin, avec le contenu du coffre bien entendu. »

M. Schmitsky gloussa :

« Pas très agréable pour le banquier.

— En effet. Le vol était très considérable, et depuis un an, environ, nous essayons de mettre la main sur la coupable. Elle m'avait été signalée au bal Pernette, non loin d'ici, et j'avais pensé qu'elle pourrait être l'une de vos employées. Voulez-vous voir sa photo ? »

Les artistes du SNIF connaissaient leur métier. Dans le courant de la nuit, travaillant sur une photo d'identité fournie par la préfecture de police, un artiste attaché à l'Antenne Midi du Service National d'Information Fonctionnelle avait créé une nouvelle photo de Line Tresnel, avec des cheveux blonds et une coiffure différente.

M. Schmitsky regarda longuement la photo que lui montrait l'officier de police. Comme chaque fois qu'il s'agissait de choisir entre la vérité et le mensonge, M. Schmitsky se posait les questions suivantes : « Qu'est-ce que je gagne ? Qu'est-ce que je risque ? » Son premier mouvement fut de s'écrier : « Bien sûr, Madeleine Trolier et Micheline Tresnel sont la même personne. » Mais d'autres idées traversèrent ensuite son esprit : « Les policiers sont tous des gredins : pourquoi leur rendre service ? Personne ne pourra jamais prouver que j'ai reconnu Mlle Tresnel. Mlle Tresnel est une bonne dactylo, et, pour le moment, Mme Lafflon a beaucoup de travail.

D'ailleurs, ce n'est pas plus mal d'avoir une dactylo entièrement à ma merci. Et enfin, si cette demoiselle Trolier est vraiment si habile, pourquoi ne pas me l'attacher ? »

« Je ne reconnais pas cette personne, prononça-t-il. Mais vous savez, je ne suis pas physionomiste. »

L'officier de police adjoint Bertoldi se leva pour partir. Un soupçon saisit M. Schmitsky, qui était naturellement méfiant.

« Monsieur l'inspecteur, je vous demande pardon. Pourrais-je voir votre carte de police ?

— Certainement, monsieur. »

La carte de police, portant la photographie de Bertoldi, était en règle. Autre chef-d'œuvre du SNIF.

Schmitsky remercia son visiteur et le reconduisit jusqu'à la porte.

Puis, toujours suspicieux, il décrocha le téléphone et appela la P.J.⁷ de Cannes. Il demanda à parler à l'inspecteur Bertoldi. On lui répondit que Bertoldi était sorti. Schmitsky n'insista pas.

« C'est tout de même drôle, dit-il, que mes deux secrétaires vivent sous de faux noms. Bah ! La première, c'est moi qui le lui ai suggéré, et la deuxième, c'est simplement un coup de chance pour moi. Un coup de chance à exploiter judicieusement... »

Et M. Schmitsky poussa un de ses petits gloussements de satisfaction.

Dans le couloir, Bertoldi croisa en sortant une personne qui ressemblait étrangement à la photo qu'il venait d'exhiber. Mais M. Bertoldi, étant sans doute un policier intellectuel plutôt qu'observateur, ne parut rien remarquer. Et, de son côté, la petite dactylo qu'il avait croisée ne lui accorda qu'un regard de curiosité, et ne sembla pas le reconnaître.

Sur quoi M. Bertoldi remonta dans sa Renault 12, mise à sa disposition par l'Antenne Midi du SNIF, et fit un tour dans le quartier. Puis il revint se poster à une centaine de mètres de la S.A.P.C.A., et attendit patiemment que l'heure de la fermeture des bureaux approchât.

« Mme Lafflon fait toujours ses courses en sortant du travail », avait expliqué Line.

Ce point était d'une très grande importance dans tout le montage « langelotique », car il ne pouvait être question pour l'agent secret de

tenter son coup à l'intérieur du bâtiment A, où Mme Lafflon occupait un des appartements réservés aux Maîtres.

À dix-huit heures, une sonnerie retentit, et le personnel de la S.A.P.C.A. commença à sortir. Les uns montaient en voiture, d'autres détachaient leur bicyclette enchaînée à un réverbère, d'autres encore s'éloignaient à pied.

Line Tresnel fut une des premières à sortir. Elle avait un bon bout de chemin à faire, et elle savait que, ce soir, Langelot ne serait pas là pour la conduire en voiture. Charlie l'accompagna sur quelques mètres, mais elle le renvoya, et il finit par rentrer à l'intérieur du bâtiment. P'tit Suisse s'en alla en Vespa. Clapan ne se montra pas. Il était près de dix-huit heures trente, et Langelot commençait à désespérer lorsque Mme Lafflon, grande femme robuste, portant avec un certain chic une robe blanche à larges imprimés verts et noirs, parut sur le seuil de la S.A.P.C.A. Elle tenait à la main un filet à provisions. Elle traversa la rue, et s'engagea dans une ruelle peu fréquentée, serpentant entre un entrepôt et un potager : c'était un raccourci pour atteindre une autre rue, parallèle à la première, et où se trouvaient la plupart des magasins du quartier.

Elle avait parcouru à peu près la moitié du chemin, lorsqu'une Renault 12 la dépassa et s'arrêta à quelques mètres devant elle. L'inspecteur qui était venu cet après-midi parler à M. Schmitsky en sortit.

« Ah ! Madame Lafflon, dit-il, pourrais-je vous entretenir quelques instants ? Montez, je vous en prie. »

Mme Lafflon n'avait aucun intérêt à montrer qu'elle ne craignait rien au monde autant que la police. Elle sourit aimablement et monta dans la Renault, tandis que l'inspecteur lui tenait galamment la portière. Il la referma sur elle, fit le tour de la voiture, et monta à son côté.

Installé au volant, il se tourna vers elle, et, de sa petite voix sèche :

« Madame Landry, demanda-t-il, avez-vous de bonnes nouvelles de vos enfants ? »

Elle blêmit. Dans son affolement, elle voulut ouvrir sa portière pour s'enfuir.

« Non, non, dit M. Bertoldi, ne vous donnez pas cette peine. Cette voiture est équipée de manière spéciale : il n'y a que moi qui puisse ouvrir votre portière.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire », bredouilla Mme Lafflon.

Cette grande et forte femme paraissait complètement démontée.

« Écoutez-moi bien, dit M. Bertoldi. Il est dans votre intérêt et dans le mien que nous nous comprenions vite. Vos affaires de famille ne m'intéressent pas. Je ne connais pas monsieur votre mari, et, quant à vos enfants, vous les aviez peut-être si mal élevés que vous n'aviez pas d'autre solution que de les abandonner. Cela m'est égal. Ou du moins cela me sera égal si vous faites ce que je vous demande. Sinon, j'aurai évidemment la tentation de signaler votre cas aux autorités compétentes, ce qui, j'imagine, ne sera agréable ni pour vous ni pour votre employeur. Me suivez-vous jusqu'ici ?

— Je... je vous suis, monsieur l'inspecteur.

— Parfait. Tout ce que je vous demande, c'est premièrement d'agrafer cette broche à votre robe ; deuxièmement d'entrer dans le premier magasin venu et de vous y trouver mal. Assez mal pour que les gens s'affolent et se mettent à téléphoner de côté et d'autre. Vous ne reprendrez connaissance que lorsque vous serez à l'intérieur de l'ambulance qui viendra vous chercher.

— Où m'emmènera-t-elle ?

— Dans une clinique un peu spéciale, où vous ne serez pas libre de vos mouvements, mais où on ne vous fera aucun mal.

— C'est vous qui le dites.

— C'est moi qui le dis, et je vous interdis de douter de ma parole.

— Combien de temps y resterai-je ?

— Une semaine tout au plus.

— Et ça va vous servir à quoi, toute cette opération ?

— Cela va me servir à tendre un piège à la petite Trolier.

— La petite qui ?

— Votre patron ne vous a pas dit ? Je croyais que vous étiez sa secrétaire personnelle.

— Si. Il m'a expliqué que vous recherchiez une voleuse.

— Cette voleuse travaille sous un faux nom à la S.A.P.C.A. Lorsque vous aurez disparu, certaines de vos fonctions ne manqueront pas de lui échoir, puisqu'elle est la seule dactylo de la firme. Fatalement, elle commettra une indiscretion un jour ou l'autre, et alors nous l'arrêterons.

— Moi, je veux bien faire ce que vous voulez, mais il faut d'abord que je prévienne M. Schmitsky.

— Vous lui direz donc que vous travailliez chez lui sous un faux nom ? »

La perplexité se peignit sur le grand visage de Mme Lafflon. En réalité, M. Schmitsky n'ignorait pas la véritable identité de sa secrétaire, mais pouvait-elle le dire à ce policier, sans rendre M. Schmitsky suspect ? Les directeurs sérieux n'aiment pas beaucoup avoir des secrétaires particulières qui vivent sous de faux noms.

« Ne pourrait-on pas lui dire ce que vous me faites faire, sans lui expliquer comment ? demanda-t-elle.

— Si vous tenez à votre place, madame Landry, je crois que cela n'est pas recommandé. Laissez donc M. Schmitsky croire que vous êtes à l'hôpital : s'il sait que nous montons un piège, il se conduira moins naturellement, et Mlle Trolier se doutera de quelque chose.

— Et si je refuse ? »

Bertoldi mit le contact.

« Direction la P.J. », dit-il simplement.

Mme Lafflon soupira. C'était une femme intelligente, mais l'affaire commençait à devenir trop compliquée pour elle.

« Et qu'est-ce que c'est encore que cette broche que vous me faites porter ?

— Ça ? Ce n'est rien. C'est simplement une radio miniaturisée, qui me permettra de m'assurer que vous remplissez votre consigne à la lettre, que vous ne passez de messages à personne, que vous vous conduisez raisonnablement. N'essayez pas non plus de glisser un billet à qui que ce soit. Il y aura dans ces magasins des hommes à moi qui ne vous lâcheront pas des yeux. »

Cette dernière affirmation était mensongère, mais Mme Lafflon ne pouvait le savoir. L'idée de se savoir espionnée par un micro qu'elle portait elle-même était déjà bien assez effrayante pour qu'elle ne s'inquiât pas des détails de la surveillance.

« Je suppose, dit-elle, que je n'ai pas le choix.

— Madame, vous avez raison. »

Langelot pressa sur un bouton ; la portière de droite s'ouvrit. Mme Lafflon, d'une démarche incertaine, s'aventura sur le trottoir. Langelot mit en marche la radio de bord qui lui permettait de suivre les événements sans se faire voir.

Mme Lafflon parcourut les cinquante mètres qui la séparaient de la rue commerçante où elle se rendait. Elle tourna à droite et entra

dans une boulangerie. Puisqu'elle avait décidé de jouer la comédie, elle ferait de son mieux.

« Bonjour, madame, dit-elle, je voudrais... » Elle se passa la main sur le front. Ses émotions l'avaient rendue assez blafarde pour qu'un malaise ne surprît personne.

Elle se tourna vers la grande glace qui surmontait le comptoir, pour jouir elle-même du spectacle qu'elle offrait aux boulangers et à leurs quelques clients.

« Je voudrais... », répéta-t-elle.

Son regard était fixe.

« Je crois..., murmura-t-elle d'une voix blanche, je crois que je ne me sens pas très bien.

— Ma pauvre madame Lafflon, qu'est-ce que vous avez donc ? » s'empressa la brave boulangère.

Trop tard ! D'une masse, Mme Lafflon venait de s'effondrer sur le sol. Son crâne fit un léger « boum » en heurtant le carrelage.



On se précipita vers elle ; on essaya de la soulever, mais elle était lourde ; on lui donna des claques, mais elle ne réagit pas ; on tenta de lui faire boire de l'eau, puis du cognac, mais elle ne desserra pas les dents. Ses yeux étaient fermés ; ses membres rigides.

On arrêta le médecin du quartier, qui passait. Il prit le pouls de la malheureuse. Un peu vif, son pouls : pas étonnant, avec toutes ces émotions.

« Appelez l'hôpital », dit le médecin.

Et Langelot dans son micro :

« Ambulance, vous pouvez venir. »

Avec une rapidité admirable, l'ambulance arriva. Il est vrai qu'elle s'était tenue embusquée deux cents mètres plus loin, mais personne ne le savait.

Mme Lafflon fut placée sur une civière et portée dans l'ambulance qui s'éloigna à toute vitesse, en jouant de la sirène.

Lorsqu'une deuxième ambulance arriva sur les lieux, ses infirmiers ne trouvèrent plus personne à emmener. Ils s'étonnèrent bien un peu, mais pas trop. Il y avait tant d'hôpitaux, tant d'ambulances, et surtout, avec les accidents de la route, tant de blessés !

Langelot, d'ailleurs, n'était pas resté à attendre la fin de l'histoire. Il était allé faire une petite visite à son amie Line.

Il laissa ses lunettes, sa perruque, les deux plaques de faux platine qui recouvraient ses dents, sa veste, son gilet et sa cravate dans la voiture. Il ne lui restait, de son costume de la journée, que son pantalon foncé et sa chemise blanche, dont il roula les manches au-dessus du coude.

« Bonsoir, Langelot, dit Line en lui ouvrant la porte de la maisonnette. J'espérais que tu passerais. Tu sais que je n'ai aucun moyen de te joindre ?

— Désolé, ma petite Line. Grosse bêtise de ma part. Je vais te donner deux numéros de téléphone que tu apprendras par cœur : celui de mon hôtel, et celui de notre Antenne Midi, où il y a quelqu'un en permanence. Mais tu avais donc des nouvelles pour moi ?

— Des nouvelles, c'est beaucoup dire. Mais enfin je pensais que ça t'intéresserait de savoir qu'un monsieur est arrivé cet après-midi à la S.A.P.C.A. Tu sais que nous n'y recevons pas souvent de visites. Il a dit qu'il était de la police, et il a demandé à parler à M. Schmitsky. J'ai fait exprès de le croiser comme il sortait de chez le patron, pour te donner son signalement. Il a à peu près ta taille. Il a les cheveux foncés. Il a des lunettes et deux dents de platine sur le devant : tu vois, j'ai même remarqué ça. Il était très bien habillé avec un costume de la couleur de ton pantalon. Il... Qu'est-ce que tu as à rire comme un bossu ?

— Line ! Tu ferais un merveilleux détective. Viens voir un peu ce que j'ai laissé dans ma voiture avant de frapper chez toi. »



VII

CE SOIR-LÀ, M. Schmitsky reçut un coup de téléphone.

« Allô ? Pourrais-je parler au directeur de la S.A.P.C.A., s'il vous plaît ?

— De la part de qui ?

— Du docteur Morkus.

— Schmitsky à l'appareil.

— Monsieur, j'ai le regret de vous apprendre qu'un accident est survenu tout à l'heure à l'une de vos employées, Mme Huguette Lafflon.

— Quel accident ?

— Elle s'est trouvée mal chez un commerçant et elle a été conduite à l'hôpital de Cannes, où elle a été examinée par le Dr Franchot. Ses papiers ont également été examinés, et comme on n'a pu trouver aucun nom de personne à prévenir en cas d'accident, aucune adresse de parent quelconque, j'ai pensé que le mieux serait d'avertir son employeur. Heureusement Mme Lafflon avait sur elle un bulletin de paye, qui m'a permis de vous retrouver. Auriez-vous l'obligeance de me dire si Mme Lafflon est mariée, ou si elle a des parents que je pourrais joindre ?

— Madame Lafflon est divorcée. Elle n'a, à ma connaissance, aucun parent. Je suis non seulement son employeur mais aussi un ami. Voulez-vous me donner tous les détails de son état ?

— Je crains, monsieur, de n'avoir pas le droit d'aller jusque-là, puisque vous n'appartenez pas à la famille. Je peux cependant vous dire qu'elle souffre d'une espèce très particulière de paralysie du cerveau qui est ma spécialité. C'est pourquoi le Dr Franchot m'a immédiatement appelé, et j'ai pris la décision d'emmener Mme Lafflon dans la clinique que je dirige.

— Quand puis-je voir Mme Lafflon ?

— Vous ne pourrez pas la voir avant quelques semaines. Cela nuirait à son traitement.

— Mais, mon cher docteur, vous ne pensez pas à ce que vous dites. Je ne suis peut-être pas un parent, mais c'est probablement moi qui paierai votre note, et, par conséquent... gloussa M. Schmitsky.

— Il n'y aura pas de note, monsieur. Mme Lafflon présente un cas si intéressant que je me ferai un plaisir de la soigner gratuitement. Ma secrétaire vous tiendra au courant des progrès de la malade... ou de la maladie.

— Donnez-moi du moins votre adresse.

— Volontiers. Docteur Morkus. Clinique Morkus, à Grasse. Je vous souhaite le bonsoir, monsieur. »

La méfiance naturelle de Schmitsky ne l'abandonna pas en cette occasion. Il commença par téléphoner au docteur Franchot de l'hôpital de Cannes, qui, étant un honorable correspondant du SNIF, confirma toute l'histoire et fit un éloge enthousiaste du docteur Morkus et de sa clinique.

« Je ne la trouve pas dans l'annuaire, objecta M. Schmitsky.

— Je me ferai un plaisir de vous donner son numéro de téléphone », dit Franchot.

C'était l'un des numéros de l'Antenne Midi. L'opératrice affectée à cette ligne répondit « Clinique Morkus » avec le plus grand naturel, et Schmitsky, momentanément satisfait, raccrocha. Tout cela cependant, ne lui disait rien qui vaille. Ces hélicoptères qui rasaient les toits de la S.A.P.C.A., ces inspecteurs d'assurance et de police qui lui rendaient visite, ces vélomoteurs renversés et ces paralysies du cerveau subites lui donnaient l'impression de se trouver au milieu d'une gigantesque toile d'araignée.

« Il va falloir activer le mouvement » se dit M. Schmitsky.

Non qu'il se crût véritablement soupçonné, mais il avait du flair, et son flair lui disait de se dépêcher.

« Encore une chance, pensa-t-il, que j'aie maintenant sur qui me décharger du travail de bureau. »

Le lendemain matin, lorsque Line, dûment mise au courant par Langelot, se présenta au travail, elle n'eut pas passé vingt minutes à sa machine que la tête de M. Clapan, couverte de sa sempiternelle casquette, apparut dans l'entrebâillement de la porte.

« Line, chez le patron ! Et plus vite que ça ! Il n'a pas l'air content, le patron. »

Line avait beau deviner de quoi il s'agissait, elle sentit ses jambes se dérober sous elle. Elle avait toujours eu peur de M. Schmitsky, mais, malgré sa frayeur, elle ne songea pas à reculer. La gorge serrée, les mains moites, elle alla frapper à la porte directoriale.

On ne répondit pas. Elle attendit, puis frappa encore. Pas de réponse. Elle frappa plus fort. Toujours rien. Elle poussa la porte.

« Vous prenez mon bureau pour un moulin ? hurla M. Schmitsky. Vous entrez sans frapper, maintenant ?

— J'ai frappé, monsieur le directeur.

— Mais est-ce que j'ai répondu : « Entrez » ?

— Non, monsieur le directeur.

— Alors, pourquoi entrez-vous ?

— J'avais peur de vous faire attendre.

— Ouais ! Vous êtes indiscreète, c'est tout. Bon, restez là maintenant. J'ai à vous parler sérieusement. *Très sérieusement.* »

Après un petit gloussement qui ne présageait rien de bon, M. Schmitsky se replongea dans ses papiers.

Debout, ne sachant que faire de ses mains, n'osant bouger, Line attendit un bon quart d'heure. Elle eut largement le temps de se demander si elle avait eu raison d'accepter de travailler pour Langelot, et de conclure par l'affirmative, mais de justesse.

« Bon », dit enfin M. Schmitsky, lorsqu'il jugea que Line en était arrivée à un stade de nervosité satisfaisant.

Il repoussa ses papiers et se renversa dans son fauteuil, les mains derrière la nuque.

« J'ai calculé, ma petite fille, reprit-il, que vous en aviez au moins pour dix ans de prison. »

Ses petits yeux porcins épiaient Line, qui ne manqua pas de se troubler.

« Dix ans de prison, plus ce que vous récolterez pour avoir commis un abus de confiance en vous faisant engager par moi. Votre précédent employeur est un homme influent ; je ne manque pas d'appuis non plus, et je vous jure que je ferai de mon mieux pour que la société soit débarrassée de vous aussi longtemps que possible.

— Je ne comprends pas, monsieur le directeur, balbutia Line.

— Elle ne comprend pas ! »

M. Schmitsky administra un coup de poing à sa table, se dressa sur ses jambes et vint fourrer sa tête sous le visage de la jeune fille.



« Vous êtes une menteuse et une voleuse ! Avec vos petits airs modestes, vous êtes une aventurière ! Vous ne vous appelez même pas Micheline Tresnel. Vous vous appelez... Vous vous appelez... Allons, dites-le ! Dites votre nom ! Votre nom de voleuse ! »

Il lui saisit le bras et le tordit violemment.

Line se mordit les lèvres pour ne pas crier. Sa réaction naturelle aurait été de donner des coups de pied dans les tibias de M. Schmitsky, mais elle se contrôla. Des larmes de douleur mouillant ses yeux, elle balbutia :

« Madeleine... Madeleine... Tro...

— Troler ! acheva triomphalement le directeur en lui lâchant le poignet. Je le savais. Je savais tout. Je ne suis pas un naïf comme votre dernier employeur, le banquier, mademoiselle Troler. Maintenant, dites-moi où vous avez caché l'argent ? »

Et comme il vit qu'elle hésitait, il lui saisit le bras à nouveau.

« Parlez, ou je recommence !

— L'argent... est dans une banque en Suisse, confessa Line.

— Pas idiot, ça, commenta M. Schmitsky. Et la somme, dites-moi la somme !

— Deux cent cinquante mille francs.

— Je le savais, mentit le directeur. Et le numéro du compte ? Et la banque ? Parlez, où je vous tords les deux bras !

— Banque cantonale de Genève. Compte... je ne me rappelle pas le numéro, mais il est à mon faux nom : Micheline Tresnel. J'ai le numéro dans mon sac. Voulez-vous... voulez-vous que je vous l'apporte, monsieur le directeur ? »

Les petits yeux noirs de M. Schmitsky brillèrent de satisfaction. Humbles et domptés, voilà comment il les aimait, ses subordonnés. « Et je sais m'y prendre pour les mater », pensa-t-il. Il relâcha le bras de sa victime, et retourna s'asseoir dans son fauteuil.

« Ce sera inutile, dit-il. Votre argent est à vous et il le restera aussi longtemps que vous vous montrerez raisonnable. Prenez un siège, ma petite fille, et mouchez-vous. »

Et comme elle cherchait en vain un mouchoir il poussa vers elle une boîte de mouchoirs en papier.

« Je crois, reprit-il, que, pour le moment, nous nous comprenons parfaitement. Il me suffit de décrocher, ce téléphone pour que vous retrouviez en prison pour une douzaine d'années. Cette perspective ne vous sourit pas.

— Non, monsieur le directeur. Je vous en supplie ! Ne me livrez pas à la police.

— Cessez de pleurnicher, ma petite fille. Je n'ai pas l'intention de vous livrer – à condition toutefois que vous fassiez tout ce que je vous dirai.

— N'importe quoi, monsieur le directeur ! Je ferai n'importe quoi pour ne pas aller en prison !

— Voilà d'excellentes dispositions, gloussa M. Schmitsky. Vous savez que Mme Lafflon est tombée malade, et qu'elle en a pour quelques semaines avant de se remettre. Je vous propose tout simplement de prendre sa place. Vous ferez son travail, dans son bureau. Vous habiterez son appartement. Vous recevrez les mêmes appointements qu'elle. Maintenant, ne vous faites pas d'illusions : je ne saurais avoir en vous exactement la même confiance qu'en elle. Je sais que vous êtes naturellement indiscrete, et je vous préviens qu'à la première incartade, je vous envoie en prison. Est-ce clair ?

— Monsieur le directeur, je ne sais pas comment vous remercier... Vous êtes si bon ! »

Line devait s'arracher ces mots-là de la gorge, mais elle y parvenait. Pour être utile – et peut-être pour faire plaisir à Langelot – rien ne lui paraissait trop difficile.

« Par mesure de sécurité, reprit Schmitsky, je vous demanderai de cesser pour quelques jours tout rapport avec l'extérieur. Clapan vous accompagnera chez vous pour rapporter les affaires dont vous pouvez avoir besoin, et faire vos courses. Vous ne donnerez aucun coup de téléphone sans m'en avoir personnellement demandé l'autorisation. Compris ?

— J'ai compris, monsieur le directeur.

— Alors venez. Je vais vous montrer votre nouveau lieu de travail. »

Ils sortirent du bâtiment A et arrivèrent à la première grille.



« Prenez ma clef, dit M. Schmitsky en tendant à Line un rectangle de plastique. J'en ai d'autres dans mon coffre. Introduisez le bout étroit dans cette fente. »

La jeune fille obéit. La grille pivota avec un léger bourdonnement. Le directeur et sa nouvelle secrétaire prirent la passerelle. Ils atteignirent la deuxième grille, qu'ils ouvrirent de la même manière. Pour la première fois de sa vie, Line se trouvait dans la petite île.

La porte du hangar s'ouvrait comme les deux grilles. Schmitsky et Line entrèrent...

« Mais il n'y a rien ! s'écria la jeune fille, sincèrement surprise.

— En effet, ou du moins rien qu'on puisse voir à l'œil nu, gloussa le directeur. Vous vous en doutez peut-être, ma petite enfant, mon métier ne consiste pas exactement à fabriquer des pigments. Mais il fallait bien justifier ma présence ici aux yeux de la population et des autorités. Les gens sont si soupçonneux ! Cela vous est égal, n'est-ce pas, ce que je fabrique, tant que ça vous rapporte, hein ?

— Complètement égal », dit Line.

Ils traversèrent le hangar d'un bout à l'autre.

Leurs pas résonnaient dans la grande carcasse de métal. Ils arrivèrent devant la chambre forte adossée au mur du fond.

« La même clef ouvre cette porte-ci », dit Schmitsky.

Ils entrèrent dans une pièce carrée, trois mètres sur trois, sans fenêtres. C'était un bureau ordinaire, avec des meubles métalliques.

M. Schmitsky jeta un trousseau de clefs sur la table.

« Tiroirs et armoires », commenta-t-il.

Au fond du bureau, il y avait une nouvelle porte d'acier.

« Cette porte-ci, dit le directeur, ne s'ouvre qu'avec une clef magnétique d'un code différent. Je suis seul à posséder une clef ouvrant cette porte, ou plutôt nous sommes deux, mais l'autre personne n'est pas ici. C'est un associé que vous connaîtrez peut-être un jour, mais vous n'avez pas à vous en inquiéter pour le moment.

— Où mène-t-elle, cette porte ? demanda innocemment Line.

— Mademoiselle Trolier, voilà que votre indiscrétion vous reprend ! répliqua Schmitsky. Vous franchirez vous-même cette porte lorsque le moment sera venu : pas avant. Maintenant, je vais vous laisser. Vous avez du courrier à taper et des calculs à faire, dans cette corbeille-ci. Quand vous aurez terminé, appelez-moi au téléphone. Mais souvenez-vous : pas de communications avec l'extérieur ! J'ai un système d'écoute perfectionné : je m'en apercevrais immédiatement. Et alors... douze ans de prison, ne l'oubliez pas. »

Le directeur sortit, et la petite Line s'assit devant sa machine à écrire. Elle était devenue l'un des Maîtres. Elle avait pénétré dans le bâtiment B plus avant que Langelot lui-même, mais elle ne savait encore rien de la véritable profession de M. Schmitsky.

En plissant un peu son front têtu, elle attira à elle la corbeille du courrier.





VIII

L'APRÈS-MIDI, Mlle Tresnel fut convoquée dans le bureau de M. Schmitsky.

« Vous êtes bien pâle, ma petite fille », remarqua le directeur.

Oui, elle était pâle, la petite fille, depuis qu'elle avait pris connaissance du secret du bâtiment B !

Évidemment elle ne possédait pas les données scientifiques nécessaires pour comprendre comment le projet de M. Schmitsky pouvait être réalisé ; en outre, ne connaissant rien de l'organisation dont il disposait, elle se demandait encore s'il ne s'agissait pas de quelque farce gigantesque ou plutôt de quelque monstrueuse folie. Mais, dans le fond de son cœur, elle était convaincue qu'il n'en était rien et elle avait si peur, qu'elle se demandait elle-même comment elle pouvait encore marcher, parler, et taper à la machine sans faire de fautes de frappe.

Elle avait peur, parce que le projet de M. Schmitsky était véritablement terrifiant. Elle avait peur aussi parce que, à son modeste échelon, elle était chargée de l'empêcher. Et il y avait quelque chose de particulièrement effrayant à l'idée qu'un fétu de paille comme la petite Line Tresnel se mêlât d'entraver la progression d'une locomotive comme l'opération Schmitsky.

« Vous avez compris de quoi il s'agissait, et cela vous a secouée ! remarqua M. Schmitsky. C'est que, ma chère mademoiselle Trolier, vous avez de l'imagination, mais pas d'envergure. Oui, je conçois que sur une personne non prévenue notre projet puisse produire une certaine impression.

— Je n'ai pas pu déjeuner, dit Line.

— Vous n'en dînez que mieux, surtout lorsque vous saurez qu'une part du gâteau est pour vous. Oui, oui, je suis équitable, et puisque vous faites le travail de Mme Lafflon, vous avez droit à une part de sa part, et vous l'aurez... Ne vous y trompez pas, ma chère enfant : cette affaire est la plus grosse affaire du siècle, et une part de part, c'est déjà la fortune. Quand vous saurez le chiffre... Mais vous n'avez pas besoin de le savoir maintenant. Clapan vous attend. Passez chez vous, et prenez vos affaires. Mais surtout ne communiquez avec personne ! Au retour, revenez me voir : j'ai un travail spécial pour vous. »

M. Clapan conduisit Line chez elle. Une 2 cv suivit l'Ami 6 de la S.A.P.C.A. à bonne distance, et Line ne douta pas un instant que Langelot ne fût à l'intérieur, mais elle se savait surveillée et ne prit aucun risque pour entrer en contact avec lui. La valise de Mlle Tresnel étant faite, M. Clapan la conduisit ensuite dans une épicerie, où il lui conseilla de faire des achats pour plusieurs jours. Même chose à la boucherie et à la boulangerie.

Après avoir déposé ses acquisitions dans l'appartement de Mme Lafflon, elle retourna chez le directeur.

« Ma petite fille, lui dit Schmitsky, comme je vous l'ai expliqué ce matin, je dispose d'un système d'écoute qui me permet de contrôler toutes les communications téléphoniques de la S.A.P.C.A. Quelquefois, je fais des sondages, quelquefois je fais assurer une écoute permanente. Actuellement, comme je crois que les événements vont se précipiter, une écoute permanente s'impose. Et, dans la mesure où vous n'avez pas de courrier urgent, c'est vous qui allez l'assurer. Venez, je vais vous montrer de quoi il s'agit. »

Il la conduisit dans un local du bâtiment A où elle n'était encore jamais entrée.

« Tous les téléphones des bâtiments A et B aboutissent à ce central automatique, expliqua Schmitsky. La personne qui assure la surveillance peut écouter toutes les conversations, elle est instruite de tous les appels. Nul ne sait si elle écoute ou si elle n'écoute pas.

Remarquez que cette personne n'est pas non plus libre de toute surveillance : d'une part, ce local ne comporte pas de téléphone permettant d'appeler l'extérieur ; d'autre part, toutes les conversations sont automatiquement enregistrées sur cette batterie de magnétophones, auxquels je suis seul à avoir accès. Installez-vous sur cette chaise, et passez le reste de l'après-midi à écouter tel ou tel poste, au hasard. On vous relèvera à sept heures. Vous me ferez un compte rendu écrit de tout ce que vous aurez entendu. »

M. Schmitsky sortit, après avoir enfermé Mlle Tresnel dans le local.

Triste après-midi que Line passa là, à écouter les communications de ses collègues. Certains, les Maîtres, ne parlaient que d'affaires : d'ailleurs, ils s'appelaient fort peu entre eux, car ils connaissaient l'existence du central d'écoute. En revanche, les Esclaves bavardaient à qui mieux mieux, et, si la chose avait intéressé Line, elle aurait pu apprendre beaucoup de détails sur la vie de cœur de la concierge ou la pêche à la ligne, telle que Jean, dit P'tit-Suisse, la pratiquait. Mais Line s'en moquait bien : elle ne songeait qu'à mettre Langelot au courant de la formidable conspiration qui se tramait, et elle ne savait comment faire !

Elle fut relevée à dix-neuf heures par l'ingénieur Dorissel. Elle monta.

Dans l'appartement de Mme Lafflon, elle ne se sentait pas à l'aise. Les armoires, les commodes, étaient pleines d'objets qui ne lui appartenaient pas. Elle ne connaissait ni le réchaud électrique ni le système de climatisation. Elle se fit des œufs sur le plat, car elle avait besoin de se sustenter, mais elle les mangea sans appétit.

Par la fenêtre, elle voyait quelques pins, quelques palmiers, un bout de mer... Des gens revenaient de la plage en chantant... Les larmes lui vinrent aux yeux à les regarder...

« Il faut que je fasse quelque chose », se dit-elle.

Elle dégringola l'escalier, quatre à quatre. Le bâtiment A était traversé de part en part, au rez-de-chaussée, par un vestibule reliant la porte de la rue à la porte de la passerelle. Peut-être la première pouvait-elle s'ouvrir de l'intérieur ?

« Qu'est-ce que tu cherches, ma belle enfant ? » demanda Charlie.

Il était installé sur une chaise longue, en plein milieu du vestibule. Il avait, à portée de la main, un roman policier, une bouteille de bière et un revolver. Il montait la garde !



« Rien, dit-elle sèchement, j'avais oublié que j'étais en prison. »

Elle remonta dans son appartement.

Elle regarda les fenêtres. Elles ne s'ouvraient pas, mais on devait pouvoir les briser. Et après ? On ne saute pas du quatrième étage. Appeler à l'aide ? Mais il n'y avait guère de passants, et Charlie pouvait entendre le bruit du verre tombant sur la chaussée.

Elle repensa au téléphone. Si elle téléphonait à Langelot, sa communication serait enregistrée. Et même, si quelqu'un veillait en ce moment au central d'écoute, elle serait entendue. Mais cela valait peut-être la peine de risquer le coup. Elle se barricaderait chez elle, et elle appellerait Langelot. Le temps que M. Schmitsky fût averti, le temps que la porte et la barricade fussent défoncées, Langelot et ses amis auraient le temps d'arriver à la rescousse.

Pas sûr ! M. Schmitsky était rusé. Il y avait peut-être, dans l'appartement de Mme Lafflon, une porte secrète ?...

Line secoua la tête pour chasser ces idées poltronnes. Elle avait accepté une mission : elle la remplirait, quels que fussent les dangers.

D'une main ferme, elle décrocha le combiné.

Il n'y avait pas de tonalité.



IX

TOUTE la matinée du lendemain, Line fut de nouveau de corvée d'écoute. Les Maîtres, lui sembla-t-il, s'affairaient beaucoup du côté du bâtiment B, et sa présence n'était pas souhaitée. Cependant, M. Schmitsky lui avait donné une nouvelle preuve de confiance en lui révélant que toute communication indésirable pouvait être interrompue à partir du central d'écoute, simplement en retirant de sa prise la fiche correspondante. Donc, même en prenant des risques considérables, elle ne pouvait espérer appeler Langelot d'un bureau.

Elle venait de déjeuner d'un sandwich, lorsque M. Schmitsky entra dans le central téléphonique, suivi de l'un des Maîtres, qui devait prendre la relève.

« Ma petite Line, dit M. Schmitsky, qui avait l'air ravi de lui-même et du tour que prenaient les événements, j'espère que vous ne nous en voulez pas d'avoir coupé le fil téléphonique de votre appartement : vous n'auriez pas songé à vous servir de votre appareil, de toute manière, puisque je vous avais demandé de ne jamais le faire sans m'en référer au préalable. »

Line sentit le piège : M. Schmitsky pouvait avoir un moyen d'apprendre qu'elle avait décroché le combiné la veille.

« Je dois vous avouer, dit-elle, que je m'en étais aperçue. J'avais essayé de téléphoner à l'hôpital pour avoir des nouvelles de Mme Lafflon. Je pensais qu'il n'y avait pas de mal à cela.

— Je ne vous paie pas pour penser, mademoiselle *Trolier*, dit M. Schmitsky, avec une feinte sévérité. Je vous paie pour obéir. Du reste, j'ai téléphoné moi-même à la clinique Morkus aujourd'hui : on m'a répondu que l'état de Mme Lafflon était stationnaire. Tant pis pour elle : elle ne sera pas du voyage. Tout compte fait, ma petite Line, je crois que vous pouvez compter sur la part de Mme Lafflon tout entière. Bien. Maintenant, veuillez regagner votre bureau. Vous y ouvrirez cette enveloppe, et vous taperez la lettre que vous trouverez dedans en quatorze exemplaires. Vous adresserez les quatorze enveloppes correspondantes à leurs destinataires, et vous me rapporterez le tout, en prenant bien garde que personne n'en voie un seul mot. Un exemplaire supplémentaire pour les archives, comme d'habitude. »

Lorsque Line se retrouva dans son bureau et qu'elle lut la lettre qu'elle devait taper, les bras lui en tombèrent. Ce n'était pas possible ! C'était du bluff !

Non, ce n'était pas du bluff : le dernier paragraphe de la lettre l'en assurait. Et c'était elle, elle, qui allait prendre sa machine et dactylographier quatorze fois cette ignominie !

Soudain un vague espoir brilla en elle. Quelque chose que M. Schmitsky avait dit tout à l'heure et qui... Oui ! Ça y était ! Il avait téléphoné à la clinique ! Or, ce matin, elle avait écouté toutes les communications et n'avait pas entendu celle-ci. Conclusion : ou bien il mentait, ce qui était possible, ou bien *son téléphone à lui n'était pas branché sur la table d'écoute* ! Ce qui, somme toute, était probable.

« Coûte que coûte, il faut tenter ma chance », murmura Line.

Elle tapa soigneusement les quatorze lettres et les quatorze enveloppes. Elle mit le tout dans le parapheur habituel de M. Schmitsky et elle quitta le bâtiment B. Elle entra dans le bâtiment A et monta au premier étage où se trouvait le bureau directorial.

« Alors, ma petite fille, c'est terminé ?

— Terminé, monsieur le directeur. »

Elle déposa le parapheur sur la table.

« Monsieur le directeur, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais tout à l'heure, en passant devant la comptabilité, j'ai cru voir Jean – vous savez, P'tit-Suisse – cacher précipitamment quelque chose dans son bureau. Ce ne sont peut-être que des vers – je sais qu'il écrit des vers – mais j'ai pensé que je ferais mieux de vous avertir.

– Bonne petite enfant ! Vous avez bien fait.

– Vous pourriez peut-être le convoquer ici. Et pendant que je le ferais attendre, vous iriez regarder dans son bureau ?

– Supérieurement imaginé. J'ai eu raison, je le vois bien, de vous donner vos nouvelles responsabilités. Convoquez-moi P'tit-Suisse. »

Elle le convoqua. M. Schmitsky passa dans le couloir et croisa Jean dans l'escalier :

« Attendez-moi là-haut : j'ai à vous parler ! »

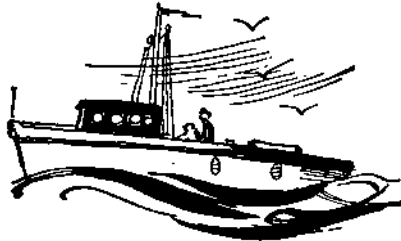
P'tit-Suisse, flageolant sur ses jambes, arriva chez Line.

« Assieds-toi dans la salle d'attente, lui dit-elle.

– Tu ne sais pas pourquoi le patron veut me voir ?

– Pas la moindre idée. »

Elle lui ferma la porte du bureau directorial au nez, et marcha à grands pas vers le téléphone, qu'elle décrocha.





X

LE MÉTIER d'un véritable officier de renseignement – on dit d'un officier « traitant » – est de faire précisément ce que faisait Langelot : trouver un bon informateur, lui poser des questions, et attendre tranquillement dans la coulisse qu'il y réponde. Mais ni le tempérament ni la formation de Langelot ne le portaient à ce genre de passe-temps : à la section Protection, il avait pris l'habitude de se trouver au contact de l'ennemi directement, et non par personne interposée. Aussi, pendant ces deux jours, se rongea-t-il les poings d'angoisse.

Tantôt il prenait la 2 CV et allait fouiner aux abords de la S.A.P.C.A. ; tantôt il téléphonait au SNIF pour rendre compte de ce qu'il n'avait rien à signaler ; tantôt il passait des heures devant son téléphone, attendant en vain un message de Line ; tantôt, excédé, il allait faire un plongeon dans la mer, mais il en ressortait aussi vite qu'il y était entré.

L'après-midi du deuxième jour, justement, il revenait de la plage, quand l'hôtelière l'appela :

« Hé, jeune homme ! Il y a quelqu'un au bout du fil qui vous demande, et qui paraît drôlement pressé. »

Elle boucha le micro de la main et ajouta, d'un ton confidentiel :

« Une petite jeune fille, à ce que je crois. »

Langelot lui arracha le combiné des mains.

« Allô ? fit-il. C'est toi, Line ? »

La voix de Line répondit avec formalisme :

« Ici, Pernette 3. Je n'ai que deux ou trois minutes pour vous parler. Une catastrophe terrible se prépare. Ce serait trop compliqué de vous expliquer de quoi il s'agit. Mais j'ai tapé quatorze lettres qui contiennent autant de renseignements que j'en ai moi-même. Comme le personnel ne doit pas se douter qu'il se passe quelque chose d'anormal, je pense que ces lettres seront mises à la poste avec le reste du courrier s'il y en a. C'est-à-dire que M. Clapan les déposera à cinq heures dans la boîte à lettres qui se trouve au carrefour où vous me laissiez. »

D'une voix soudain beaucoup moins officielle elle ajouta :

« Fais quelque chose, Langelot, je t'en supplie. Sinon... »

Il l'interrompit :

« Est-ce que tu es en danger, toi ?

— Non, si je raccroche tout de suite. Au contraire, on me fait confiance, du moins dans une certaine mesure. Tout s'est passé comme tu l'avais prévu. Tu es vraiment quelqu'un, Langelot, tu sais ça ? Seulement je ne te garantis pas que M. Clapan postera les lettres dans cette boîte-là. Il pourrait aussi... »

Clic. Ce fut tout. Line avait raccroché.

Une catastrophe terrible ! Mlle Tresnel n'avait pas l'habitude d'exagérer. Il y avait toute raison de la croire sur parole.

Avant cinq heures, il fallait trouver le moyen de récupérer ces lettres. Sinon... Sinon, quoi ? Mystère. La catastrophe.

Soudain Langelot se sentit tout petit en face d'une situation qui le dépassait. Il regretta de ne pas avoir demandé de renfort. Un agent plus expérimenté aurait sans doute trouvé moyen de parer à cette catastrophe inconnue. Dans le pire des cas, si la catastrophe avait eu lieu, ç'aurait été sa faute à lui, et non pas celle du petit Langelot.

Il était trois heures et demie. Appeler Montferrand ? À quoi bon ? En une heure et demie, qu'avait-il le temps de faire ? Bien sûr, il était toujours possible d'attendre Clapan à la sortie de la S.A.P.C.A., de l'envoyer dans les rhododendrons ou les azalées ou les nénuphars, n'importe, et de lui arracher les quatorze lettres. Mais alors l'ennemi saurait que sa manœuvre avait raté, ce qui ferait sans doute manquer la mission et exposerait Line encore davantage. Cette solution n'était

donc pas à retenir. Alerter les P. et T. ? Oui, c'était une idée, mais l'administration postale est généralement jalouse de ses libertés et collabore rarement avec les services secrets : donc, c'était laisser les lettres atteindre leurs destinataires...

Le petit Langelot n'en menait pas large ! Et le temps passait, passait.

Soudain, une idée lui vint :

« Snif snif... » murmura-t-il.

C'était son cri de guerre.

Il décrocha le téléphone et forma le numéro de l'Antenne Midi.

« Ici Pernette, dit-il. Je voudrais parler au chef d'Antenne. »

Quelques instants plus tard une voix bien timbrée se fit entendre.

« Chef d'Antenne, j'écoute.

— Ici Pernette, répéta Langelot. Écoutez, nous vous avons déjà demandé plusieurs choses, et vous avez tout réussi formidablement. Cette fois, je crois que je vais abuser. Pourriez-vous d'ici à cinq heures installer une fausse boîte à lettres à un certain endroit ? »

Un sifflement lui répondit.

« Dites donc, vous ne vous mouchez pas du pied, vous autres, Parisiens ! Installer une fausse boîte à lettres à un endroit où il n'y en a pas de vraie, j'espère ?

— Si, justement, il y en a une vraie.

— Et vous voulez que nous l'enlevions ? Impossible. Ah ! attendez. Il suffirait peut-être de la boucher et d'en mettre une autre à côté ?

— Je pense que oui.

— On essaiera. Mais n'y comptez pas trop. Votre gibier peut se méfier de quelque chose.

— S'il se méfie, je l'assomme.

— Ça, c'est toujours un bon moyen.

— Je vous ferai signe dès que vous pourrez enlever la boîte.

— Entendu. »

Une heure plus tard, Langelot avait pris position dans sa 2^e cv à trente mètres du carrefour. Il ne quittait pas des yeux la boîte à lettres.

Une camionnette fermée, portant les lettres P. et T. sur les côtés, approcha. Deux hommes habillés comme des facteurs en descendirent. Ils entourèrent la boîte à lettres d'une chaîne munie d'un cadenas et posèrent dessus un écriteau : « TEMPORAIREMENT HORS SERVICE »



Puis ils tirèrent de leur camionnette un cylindre de tôle peint en jaune et le posèrent à côté de l'ancienne boîte. Le cylindre était percé d'une fente munie d'un petit volet, et d'un horaire fantaisiste des levées. Sur le cylindre, ils placèrent un autre écriteau :

« BOÎTE À LETTRES TEMPORAIRE »

Après quoi, ils remontèrent dans leur camionnette et s'éloignèrent de deux cents mètres.

M. Clapan arriva quelques minutes après eux, dans l'Ami 6 de la S.A.P.C.A. Il descendit. Il avait une sacoche à la main.

Il se tourna d'abord vers la première boîte, lut l'écriteau, haussa les épaules, se tourna vers la deuxième boîte, plongea la main dans sa sacoche, hésita, fit un pas vers la voiture, hésita encore, revint, saisit une poignée d'enveloppes et les fit glisser dans la fente. Il secoua la sacoche pour s'assurer qu'elle était vide, remonta en voiture et s'éloigna.

Langelot rejoignit la camionnette.

« Allez-y, » dit-il au conducteur.

La camionnette revint au carrefour, et les deux facteurs firent le travail inverse. Dans l'entre-temps, un vieux monsieur qui promenait son chien avait aussi déposé une lettre dans la nouvelle boîte, mais comme elle était la seule à porter une adresse écrite à la main, l'un des facteurs n'hésita pas à la jeter dans la vraie boîte débarrassée de sa chaîne et de son cadenas.

La camionnette rejoignit la 2 cv.

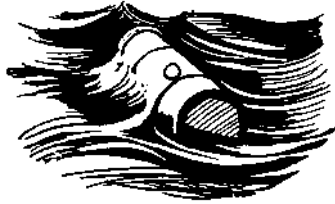
« Tiens, Pernette, dit le conducteur en tendant à Langelot ses quatorze enveloppes.

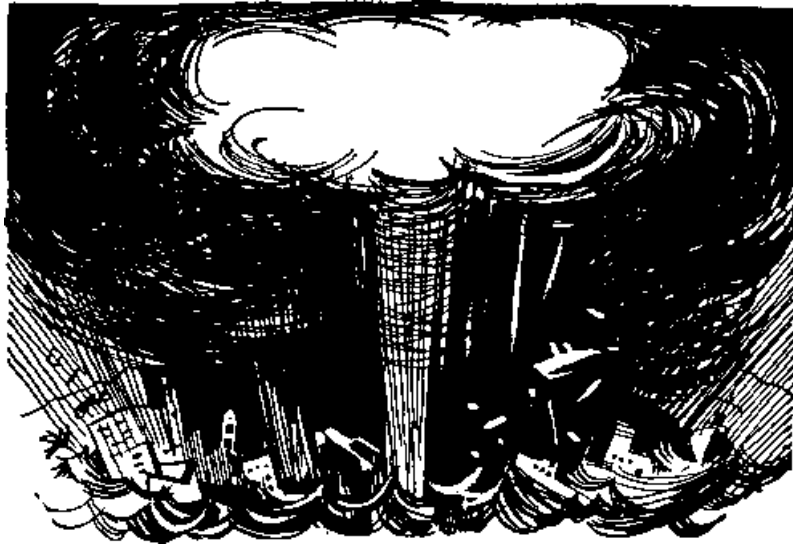
— Merci, facteur. »

Avant d’embrayer, le jeune agent secret parcourut les adresses : plusieurs noms complètement inconnus, plusieurs directeurs de grands hôtels et de casinos, un directeur de journal et... monsieur le Premier ministre !

Ainsi renseigné sur l’identité des correspondants de M. Schmitsky, Langelot rentra à l’hôtel, commanda un thé complet, s’enferma dans sa chambre, et, à la vapeur du thé, ouvrit, plus ou moins au hasard, l’enveloppe adressée au directeur du *Courrier de la Côte d’Azur*.

À la lecture, ses yeux s’écarquillèrent, et il dut relire la lettre deux fois pour être sûr qu’il avait bien compris.





XI

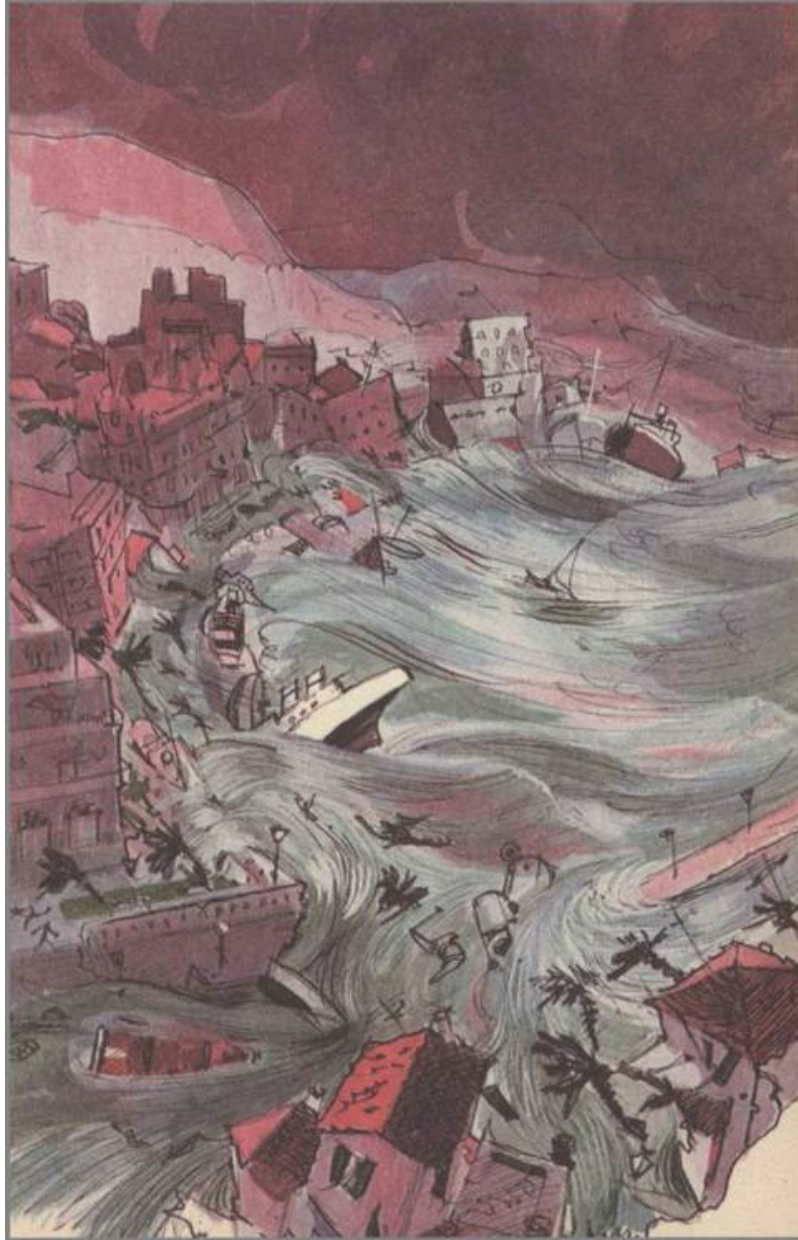
13 mai

« MONSIEUR,

Cette lettre, que vous recevrez à peu près en même temps que ses treize autres destinataires – la liste vous en est fournie en annexe – n'a pas pour but de vous alarmer outre mesure, mais simplement de vous demander de bien vouloir vous associer à eux pour réunir la somme de F. 10 000 000 000 (dix milliards de francs), somme qui me sera versée par un moyen que je vous indiquerai dans une communication ultérieure.

« Que vous donniez à cette affaire une large publicité ou, au contraire, que vous la gardiez aussi secrète que possible, m'est indifférent. En revanche, je vous serai obligé de me signifier votre accord, en faisant diffuser par Radio-France, au cours de ses diverses émissions d'actualités, la phrase clef suivante : « Et n'oubliez pas que la Côte d'Azur est le Paradis sur terre. » Lorsque j'aurai entendu cette phrase, j'entrerai en contact avec le cabinet du Premier ministre.

« Je vous vois déjà en train de vous demander, monsieur, ce qui arrivera si vous décidez de ne pas satisfaire à ma requête. Ce qui arrivera est bien simple : la Côte d'Azur cessera d'exister.



« Un raz de marée poussant des vagues de trente mètres de haut déferlera sur le rivage pendant une durée de quatre heures, approximativement. Les personnes seront noyées, les biens détruits. D'après les calculs de mes économistes, il faudra un minimum de trois ans pour que la Côte retrouve trente pour cent de sa prospérité actuelle. Ce raz de marée commencera à 06 heures 00 le 15 mai.

« Ne m'en veuillez pas de vous laisser moins de vingt-quatre heures pour réunir une somme relativement considérable. Je crains, si je vous laisse plus de temps, que vous décidiez d'évacuer les populations et de passer les dommages matériels que le raz de marée vous occasionnera aux profits et pertes. Après tout, la plupart d'entre

vous sont assurés. Mais il est bien évident que tous les habitants d'une région s'étendant *grosso modo* de Nice à Toulon et ayant, à certains endroits, une profondeur de plusieurs dizaines de kilomètres – étant donné de surcroît l'extrême densité de population de la Côte d'Azur –, ne pourront être évacués entre le moment où vous aurez ouvert cette lettre et celui où le raz de marée sera déclenché. Vous en serez d'autant plus enclin, monsieur, à faire droit à ma modeste demande.

« Comment déclencherai-je ce raz de marée ? Fort aisément, en faisant éclater une bombe atomique déjà posée au fond de la Méditerranée, à une certaine distance de la côte.

« Vous ignorez peut-être que les découvertes les plus récentes de la science, concernant, en particulier, le traitement du plutonium, mettent la fabrication de la bombe atomique à la portée, sinon du simple citoyen, du moins d'un groupe scientifique privé convenablement équipé.

« Peut-être est-il temps que je me présente. Mon nom est Schmitsky, et je suis un physicien de quelque renom. La fausse Société Anonyme de Produits Chimiques et Assimilés m'a permis de réunir autour de moi une douzaine de spécialistes camouflés dans des emplois anodins, mais qui travaillaient avec moi à la construction d'une bombe capable de provoquer les conséquences que je viens d'avoir le plaisir de vous décrire. Pour vous convaincre définitivement de la vérité de ce que j'avance, je vous invite à rendre visite aux bâtiments de la S.A.P.C.A., que vous trouverez prêts à vous accueillir. Si vous vous donnez la peine de traverser le premier bâtiment, d'entrer dans le second, de pénétrer dans la chambre forte que vous trouverez au fond, d'en pousser la deuxième porte et de descendre par un plan incliné jusqu'au sous-sol, vous y trouverez une usine atomique en miniature, et n'importe quel expert vous dira que cette usine est effectivement capable de produire une bombe comme celle dont j'ai l'honneur de vous entretenir.

« Sur ce, il ne me reste plus, monsieur, qu'à vous assurer de ma profonde considération et à vous prier de bien vouloir accepter mes remerciements anticipés. Et... n'oubliez pas que la Côte d'Azur est le Paradis sur terre !

« Signé : SCHMITSKY. »

Langelot regarda sa montre. Il était dix-huit heures. Schmitsky comptait que ses lettres seraient distribuées le lendemain. Il serait

sans doute encore temps de l'arrêter, par n'importe quel moyen, à condition de faire vite, très vite.

Sans prendre la peine de passer le harnachement qu'il utilisait d'ordinaire, Langelot saisit son 22 long rifle, et se jeta dans sa 2 cv. Il démarra en trombe, il parcourut l'espace qui séparait l'hôtel de la S.A.P.C.A. en un temps record. À vrai dire, il ne savait pas exactement ce qu'il allait faire, mais seulement que chaque seconde comptait.

À regret, il se força à s'arrêter devant une cabine téléphonique pour appeler l'Antenne Midi et demander qu'on dépouillât le courrier qui se trouvait dans sa chambre s'il ne rappelait pas avant une heure.

Dans un hurlement de pneus, il arrêta la 2 cv devant la S.A.P.C.A., sans aucunement essayer de se cacher. Il n'avait qu'une crainte : c'est que la porte d'entrée ne fût verrouillée et gardée de l'intérieur.

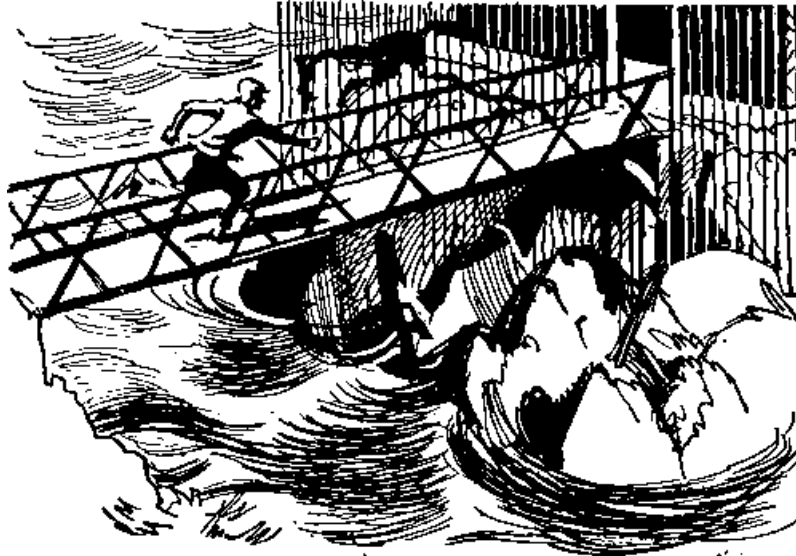
Non, elle était grande ouverte.

Le pistolet au poing, il traversa le vestibule désert, monta l'escalier qu'il connaissait et courut vers le bureau de M. Schmitsky. La porte en était ouverte également, mais il n'y avait personne à l'intérieur. Langelot entra. Aussitôt la voix gloussante de Schmitsky résonna à son oreille.

« Bonjour, messieurs. Je suis ravi de vous accueillir. Faites comme chez vous, je vous en prie. Le petit meuble derrière mon bureau est un réfrigérateur où vous trouverez de la glace, et le faux classeur à gauche contient un bar avec un assortiment de boissons qui vous paraîtra, je l'espère, satisfaisant. Les verres, comme vous voyez, sont déjà disposés sur le bureau. À votre santé ! »

Langelot se retourna : un magnétophone s'était déclenché automatiquement à son entrée.

Il passa dans le couloir, se contrôlant pour ne pas appeler « Line ! Line ! Où es-tu ? ». Il redescendit au rez-de-chaussée, sortit par la porte de derrière. Personne nulle part. La grille conduisant à la passerelle était ouverte. Il s'y jeta et traversa le bras de mer qui séparait les deux bâtiments.



La deuxième grille était ouverte également, de même que la porte conduisant au bâtiment B. Il y entra. À l'autre bout, la chambre forte ne paraissait pas fermée non plus. Il traversa le hangar au pas de course, entra dans le bureau où avait travaillé Line, avisa la deuxième porte, la franchit et se trouva sur un plan incliné qui descendait dans le sous-sol de l'île.

Espérant toujours rattraper les bandits, Langelot s'y précipita. Il déboucha dans une vaste cave. Derrière une cloison de verre protecteur, il aperçut les cuves, les tubes, les écrans, les compteurs de toute une usine ultra-moderne. Il ne s'y connaissait pas assez en physique nucléaire pour savoir si cette usine pouvait, ou ne pouvait pas, produire une bombe atomique ; à première vue, il avait tendance à faire confiance là-dessus à M. Schmitsky. Mais M. Schmitsky lui-même, où était-il ?

Langelot se retourna.

Il s'aperçut alors qu'à mi-hauteur du plan incliné s'ouvrait un tunnel qui paraissait déboucher à l'extérieur de l'île. L'agent secret se rua dans le tunnel. Il n'eut guère plus de cinq mètres à faire. Il se trouva au bord même de l'eau, à un endroit qu'il avait reconnu trois jours plus tôt. En temps ordinaire, le tunnel était fermé de l'extérieur par une porte d'acier sur laquelle avaient été rivés des blocs de pierre, si bien que cette porte se confondait parfaitement avec les rochers qui l'entouraient. Pour l'instant cette porte était grande ouverte, et il aurait suffi à Langelot de se baisser pour toucher l'eau qui en battait le seuil.

Il mit sa main en visière et regarda au loin. À bonne distance de la côte, une grosse vedette gagnait à toute vitesse la haute mer. Selon toute vraisemblance, elle emmenait M. Schmitsky et les Maîtres, Line comprise, vers une destination inconnue...

Langelot traversa à nouveau la S.A.P.C.A. déserte. Il s'installa froidement au bureau directorial, et appela le SNIF. Lorsqu'il eut le capitaine Montferrand au bout du fil, il lui rendit compte de ce qu'il venait de faire, et lui exposa le contenu de la lettre.

« Vous avez bien fait de l'ouvrir, Langelot. Le principal est d'éviter la panique. Repassez par l'hôtel, prenez vos affaires. Je préviendrai l'Antenne Midi. Un hélicoptère vous transportera jusqu'à une base de l'armée de l'Air. Un avion à réaction vous ramènera à Paris. Je vous attends dans mon bureau. »

Tout se passa comme prévu. Dans l'hélicoptère, piloté par un aviateur inconnu, Langelot se laissa aller à une rêverie plutôt morose. Dans moins de trente-six heures, si la somme fabuleuse exigée par M. Schmitsky n'était pas réunie, cette côte de joie serait devenue une côte de douleur. Il imaginait la mer déchaînée remontant les petites ruelles tortueuses des vieux ports, se déversant sur les plages, noyant les vacanciers et les autochtones, brisant les bateaux, renversant les buildings... Aussi, il pensait à la petite Line, entraînée on ne savait où par Schmitsky. Réussirait-elle à le tromper plus longtemps, ou commencerait-il à la soupçonner ? Et alors, quelle pitié attendre d'un criminel qui était prêt à sacrifier des centaines de milliers d'hommes à sa propre cupidité ?

Hélicoptère, avion, de nouveau hélicoptère jusqu'à l'esplanade des Invalides, puis voiture pilotée par un chauffeur du SNIF...

« Mes respects, mon capitaine. Voici les lettres. »

Montferrand ôta sa pipe de sa bouche.

« Je ne sais pas, dit-il, ce que décidera le Premier ministre, mais une chose est certaine, Langelot. Grâce à l'initiative que vous avez prise, nous pourrions sans doute éviter le danger le plus grave, qui n'est pas le raz de marée, mais la panique. Quatorze lettres qu'auraient ouvertes des secrétaires, des journalistes, je ne sais quels sous-ordres... Vous imaginez la réaction du public ! Toutes les routes embouteillées, la presse hystérique, et rien qu'en accidents de la route, des centaines de morts. Je ne m'étonne que d'une chose, c'est que Schmitsky n'ait pas déclenché son action en juillet ou en août : le danger aurait été encore dix fois plus grand.

— Je pense, mon capitaine, qu'il a dû se sentir soupçonné et qu'il a décidé de précipiter les choses. Il a eu raison, d'ailleurs. S'il avait attendu quelques jours de plus, Line nous aurait renseignés d'une façon ou d'une autre, et nous l'aurions cravaté à temps.

— Juste. Asseyez-vous, mon petit, pendant que je lis la lettre. »

Tandis que le capitaine lisait la première lettre, sa secrétaire décollait les treize autres. Elles étaient identiques.

« Mon capitaine, demanda Langelot, quels sont ceux des destinataires dont je ne connais pas les noms ?

— De grands capitalistes qui possèdent des hôtels sur la Côte d'Azur. Voulez-vous me laisser, maintenant ? Il faut que j'alerte Snif. »

Snif, c'était le surnom du chef du SNIF, que personne n'avait jamais rencontré – sauf Langelot, dans des circonstances singulières⁸. Pour lui parler, on se plaçait devant une caméra de télévision en circuit fermé, qui lui permettait de voir ses interlocuteurs sans être vu d'eux. Le capitaine Montferrand avait une de ces caméras dans son bureau.

Dix minutes plus tard, Langelot fut rappelé.

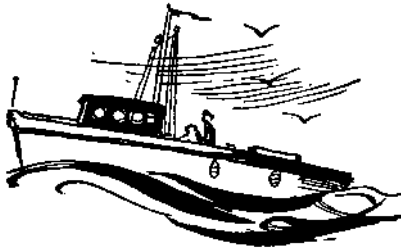
« Snif va alerter le Premier ministre », lui apprit Montferrand.

Après avoir donné des ordres à l'Antenne Midi pour l'occupation des locaux de la S.A.P.C.A., qui ne devaient pas rester ouverts, Montferrand dit à Langelot :

« Pour l'instant, nous n'avons rien à faire qu'à attendre. Vous n'avez pas dîné, moi non plus. La nuit sera longue. Venez manger un morceau. »

Ils descendirent au mess du SNIF et y dînèrent en vitesse. Ils avaient à peine terminé leur café lorsque le maître d'hôtel vint dire au chef de la section Protection que Snif voulait lui parler.

Le capitaine remonta dans son bureau, suivi de Langelot.





XII

LES instructions du Premier ministre étaient claires. Les actions suivantes seraient entreprises :

— à la charge du ministre des Finances, l'obtention d'une somme de dix milliards de francs, pour le cas où la rançon de la Côte d'Azur devrait être versée ;

— à la charge de la Marine nationale, la recherche en Méditerranée d'une vedette transportant M. Schmitsky et son personnel ;

— à la charge du ministère de l'Énergie nucléaire, l'envoi à la S.A.P.C.A. d'un groupe de savants capables de déterminer si l'usine secrète avait effectivement pu fabriquer une bombe atomique ;

— à la charge d'un Comité mixte, formé de trois atomistes et de trois océanographes, la détermination de l'endroit approximatif où devrait se trouver la bombe en question, pour provoquer un raz de marée tel que le décrivait M. Schmitsky ;

— à la charge du SNIF, l'étude des documents laissés à la S.A.P.C.A. dans l'espoir d'y trouver des indications utiles, et l'interrogatoire de Mme Lafflon, ainsi que des Esclaves, que Schmitsky n'avait pas emmenés avec lui.

Toutes ces actions seraient exercées simultanément. Certaines avaient déjà commencé. Le SNIF centraliserait les résultats, à charge pour lui de les transmettre immédiatement au Premier ministre en personne.

« Je vais aller interroger Mme Lafflon moi-même, décida Montferrand. Vous, Langelot, en mon absence, vous tiendrez la permanence de ce que le Premier ministre appelle l'opération Pernette. »

Tenir une permanence, ce n'est pas ce qu'il y a de plus drôle au monde, mais Langelot préférait encore cela à ne rien faire. Il s'installa donc au bureau même du capitaine Montferrand – cela lui faisait un curieux effet de siéger à la place de son chef – et s'entoura de radios, de télétypes, de téléphones et d'organigrammes. Montferrand, de son côté, prit une voiture pour un aéroport militaire, d'où il fut transporté à la clinique du SNIF, non pas la clinique Morkus, qui n'existait pas, mais un établissement beaucoup plus mystérieux, où l'on soignait les agents blessés ou épuisés, et où l'on gardait à vue certains prisonniers temporaires.

Mme Lafflon fut tirée du lit et mise en présence du capitaine, qui lui montra une copie de la lettre de Schmitsky.

« Madame, que savez-vous de cela ? »

Elle fondit en larmes. Au bout de deux heures d'interrogatoire, le capitaine parvint à lui soutirer les renseignements suivants :

- elle avait toujours été au courant des intentions de Schmitsky ;
- elle ignorait tout de sa retraite actuelle ;
- elle ignorait tout de l'emplacement de la bombe ;
- elle pensait que M. Schmitsky et un associé à lui, dont elle n'avait fait qu'entendre parler, étaient seuls à avoir des idées précises sur ces deux questions ; cet associé savait tout ce que savait M. Schmitsky ;

– elle pensait que, sur les dix milliards demandés, cinq revenaient de droit à Schmitsky, trois à son associé, deux seraient partagés entre le personnel subalterne, et le dernier servirait à couvrir les frais de l'opération.

Montferrand laissa Mme Lafflon entre les mains d'enquêteurs expérimentés, qui essaieraient d'obtenir d'elle de nouvelles informations ; mais, à vrai dire, il ne comptait guère sur une réussite de ce côté. Le principal souci de Mme Lafflon paraissait être d'avoir

perdu sa part du gâteau, et il ne semblait pas qu'il y eût grand-chose de plus à en tirer.

Langelot, cependant, répondait au téléphone, au télétype et à la radio, transmettait des instructions et des comptes rendus, jouait à la fois à la standardiste et au grand patron.

À deux heures du matin, il reçut un appel de la S.A.P.C.A. Le professeur Artabès avait une communication à faire au Premier ministre. Langelot l'enregistra.

« Après une étude aussi approfondie que le rendaient possible les délais qui nous étaient impartis, déclarait le professeur avec un fort accent gascon, nous sommes amenés à conclure, mes confrères et moi, que les installations souterraines du bâtiment B de la S.A.P.C.A. doivent être considérées comme parfaitement aptes à produire une bombe atomique au plutonium dont l'explosion produirait des destructions équivalentes à celles qu'occasionnerait l'explosion de cent mégatonnes de trinitrotoluène. »

« Eh bien, c'est gai ! » pensa Langelot.

En tout cas, la preuve était faite : Schmitsky ne bluffait pas.

De temps en temps arrivaient des comptes rendus de la Marine : les recherches demeuraient vaines. Plusieurs vedettes avaient été arraisonnées et fouillées, mais M. Schmitsky et tous les Maîtres restaient introuvables.



À trois heures du matin, Langelot reconnut à la radio la voix de l'un de ses correspondants, qui s'annonçait :

« Ici Pernette 39. Honneur vous rendre compte de ce qu'après avoir passé la Côte au peigne fin et au projecteur entre Cannes et

Toulon, je n'ai relevé la présence d'aucune vedette à moteur, du tonnage recherché, camouflée dans une calanque.

— Pour un honneur, tu peux dire que c'est un honneur. Quel temps fait-il sur la Côte, Lespinasse ?

— Ah ! salut, Moustache. Un temps superbe. Dis donc, j'ai quartier libre demain : tu viens pêcher la rascasse ?

— Demain, je ne crois pas, mais un de ces jours, volontiers. Comment fait-on pour te trouver ?

— On m'appelle à mon numéro, à Toulon. »

Lespinasse le donna, et sa voix fut remplacée par d'autres, moins amicales. C'était curieux de se trouver au centre de tout ce réseau de communications, de parler à la fois à des pilotes d'hélicoptères à bord de leurs engins, à des commandants de navire sur la passerelle de leurs bâtiments, à des savants, à des aviateurs, et au chef de cabinet du Premier ministre. Voix hautes, voix basses, voix claires, voix enrouées, voix parisiennes, voix provinciales, se succédaient dans les écouteurs.

« Ichi le Comité mixte Énergie nucléaire – océanographie, prononça l'une d'elles, au téléphone. Nous avons un mechage pour le Premier ministre. Nous croyons avoir déterminé la chirconférence dans laquelle doit che trouver la bombe. Chette chirconférence a dix milles marins de rayon. Les coordonnées du chentre chont : longitude... latitude... »

Langelot les nota, et les transmit au Premier ministre.

« Dix milles marins de rayon, pensa-t-il. Ils ne se sont pas mal débrouillés, ces gars du Comité mixte. Évidemment, ce n'est pas facile de retrouver une bombe dans un rayon pareil, mais, étant donné qu'elle doit émettre une certaine radioactivité, en utilisant quelques sous-marins équipés de compteurs Geiger suffisamment puissants, on doit pouvoir arriver à la repérer en quelques heures. »

Déjà le Premier ministre demandait au central Pernette de transmettre des instructions dans ce sens à la Marine nationale. Toute une flottille appareillerait immédiatement pour se rendre sur les lieux et pour fouiller les eaux de la Méditerranée à la recherche de la bombe.

Les comptes rendus continuaient d'arriver. Des agents du SNIF avaient pris possession de la S.A.P.C.A. et en dépouillaient les archives secrètes. Ils savaient maintenant combien de plutonium M. Schmitsky avait acheté clandestinement pendans les mois

écoulés, et bien entendu, ce renseignement devait être transmis au ministre de l'Énergie nucléaire.

Il était six heures du matin. Dans vingt-quatre heures, si l'État n'avait pas versé dix milliards de francs à M. Schmitsky – et l'État était seul à pouvoir le faire, s'il s'obstinait à ne pas risquer une panique générale en prenant contact avec les destinataires originels de la lettre –, la Grande Bleue en furie se lancerait à l'assaut de la Riviera française : Saint-Raph' et Saint-Trop' ne seraient bientôt plus que des souvenirs. Et Nice, et Cannes, et les musées, et les églises, et les monuments, et les hommes, les hommes surtout !

À sept heures, Langelot reçut un message émanant du sous-marin atomique *Le Trionyx*⁹ Ce bâtiment extrêmement rapide et équipé des appareils scientifiques les plus modernes, était arrivé sur les lieux l'un des premiers, et il signalait un puissant rayonnement radio-actif à l'intérieur de la circonférence délimitée par le Comité mixte.

« Brave *Trionyx* ! » s'écria Langelot, qui considérait le sous-marin comme un peu à lui, depuis qu'il avait aidé à son lancement.

Quelques minutes encore, et de nouveau la voix du commandant du *Trionyx* se fit entendre.

« Nous avons repéré la source de la radio-activité. Il s'agit d'un cylindre muni de flotteurs qui le maintiennent entre deux eaux, tandis qu'une ancre le rattache au fond et qu'une antenne dépasse la surface de quelques centimètres. Allons procéder à la mise hors d'état de nuire... »

La Côte d'Azur était sauvée. Langelot respira.

Le téléphone sonna. C'était le chef de cabinet du Premier ministre.

« Pernelle 2, transmettez immédiatement l'ordre suivant à la Marine : « Au cas où l'engin atomique serait repéré, interdiction formelle de tenter de le désamorcer. »

– Je viens justement de recevoir un appel du *Trionyx*, décrivant l'engin.

– Alors appelez directement le *Trionyx* et transmettez-lui les ordres du Premier ministre. Nous venons de recevoir un appel téléphonique nous avertissant que l'engin était piégé. Toute tentative de désamorçage déclencherait l'explosion de la bombe, et, par conséquent, le raz de marée. »

La mort dans l'âme, Langelot appela le *Trionyx* à la radio et demanda à parler à l'autorité :

« Pernette 24 de Pernette 2. Honneur vous transmettre ordres formels Premier ministre. Ne pas, je répète : ne pas désamorcer bombe. »



XIII

LANGELOT se réveilla vers midi, dans une des chambres que le SNIF mettait à la disposition de ses officiers. De retour de la clinique où était gardée Mme Lafflon, Montferrand avait envoyé Langelot se coucher :

« Vous en avez besoin. Moi, j'ai dormi dans l'avion. »

Aussitôt toute la situation se présenta à l'esprit du jeune officier, et après une douche accélérée, il courut chez le capitaine, aux nouvelles.

Le bureau de Montferrand était rempli de fumée ; l'air y était irrespirable, et les nouvelles y étaient mauvaises. Plus exactement, il n'y en avait pas.

Mme Lafflon n'avait pas donné de nouvelle information. Les Esclaves interrogés ne savaient rien. Le désamorçage de la bombe étant impossible, les navires de la Marine nationale étaient rentrés au port. Le dépouillement des archives de la S.A.P.C.A. ne donnait aucun résultat positif. Le ministère des Finances s'occupait toujours de réunir les fonds nécessaires, avec l'assistance de la Banque de France. L'heure de la distribution du courrier était passée, et quelque part dans le monde M. Schmitsky devait se trouver à l'écoute de la radio française...

Une illumination traversa l'esprit de Langelot.

« Mon capitaine, l'appel téléphonique précisant que la bombe était piégée a-t-il été enregistré ?

— Oui. Nous avons une copie. Si vous voulez l'entendre... »

Langelot saisit la bande et s'enferma avec un magnétophone dans un bureau vide. Le raisonnement qu'il se tenait était le suivant :

Schmitsky n'avait aucun moyen de savoir que sa lettre était déjà parvenue au Premier ministre, ni que l'endroit où se trouvait la bombe avait été obtenu par les calculs scientifiques du Comité mixte, ni, par conséquent, qu'une tentative de désamorçage était à envisager. Or, il avait fait téléphoner au Premier ministre que le désamorçage de l'engin risquait de provoquer une catastrophe. Cela ne signifiait-il pas que Schmitsky avait un agent sur place ?

Hélas, ce n'était pas là une de ces brillantes intuitions « langelotiques » qui avaient permis au jeune agent secret de venir à bout de plusieurs missions difficiles ! Le message, prononcé par la voix aisément reconnaissable de Schmitsky, était le suivant :

« Bonsoir, monsieur. Vous n'allez pas comprendre ce que j'ai à vous dire, mais je vous conseille tout de même d'en référer au Premier ministre. Quand vous le verrez, vous lui présenterez les respects de son ami Schmitsky, et vous lui direz de ne pas défaire mon paquet, si par hasard il arrive à le retrouver. Le paquet est piégé, et le Paradis sur terre risquerait de devenir l'enfer sous l'eau. Ha ha ! »

Après ce gloussement caractéristique, une voix impersonnelle ajoutait que le message en question émanait, de l'avis des P et T., de Barcelone.

Rien, dans le texte, n'indiquait que Schmitsky fût au courant des activités de la Marine nationale, ni qu'il soupçonnât que sa lettre était déjà arrivée à destination. Des expressions comme « vous n'allez pas comprendre » ou comme « si par hasard il arrivait à le retrouver », semblaient clairement indiquer le contraire. Mais était-il dans le caractère de Schmitsky de rajouter ainsi un post-scriptum téléphoné à une lettre que son destinataire n'était pas encore censé avoir reçue ? Plus simplement, pourquoi n'avait-il pas précisé que la bombe était piégée, dans le corps même de sa lettre ? Parce qu'il n'avait pas pensé que la bombe pourrait être retrouvée ? Bon. Mais pourquoi y avait-il subitement pensé maintenant ?...

Et soudain la lumière se fit dans l'esprit de Langelot.

Il rentra dans le bureau de Montferrand, qui ne parut même pas le voir à travers la fumée.

L'organigramme du Comité mixte donnait les noms de trois savants atomistes, et de trois océanographes. Les atomistes étaient hors de cause, Schmitsky en étant un lui-même. Mais les autres... De toute évidence il avait eu besoin de l'assistance d'un océanographe pour calculer l'emplacement où il devrait déposer sa bombe pour en tirer le « meilleur » effet.

Les océanographes s'appelaient M. Le Gall, M. Aron et M. Ledergue.

« Ce n'est pas Le Gall ni Aron qui m'auraient parlé de *chirconférenche* : c'est donc M. Ledergue », se dit Langelot.

Non qu'il eût quoi que ce fût contre les Auvergnats : son bien-aimé chef, le capitaine Montferrand en était un lui-même. Mais, pour le moment, ce chuintement héréditaire était le seul indice que l'agent secret possédât.

Il fallait maintenant expliquer au capitaine les déductions que son jeune subalterne avait tirées du coup de fil qu'il avait reçu du Comité mixte, de l'appel de Schmitsky, et d'une remarque anodine que Line Tresnel avait faite en passant, quatre jours – quatre siècles – plus tôt !

« Mon capitaine, commença Langelot d'une voix mal assurée...

– Je vous ai dit d'aller vous reposer, répondit Montferrand un peu vivement. Vous avez fait du bon travail. La situation actuelle vous dépasse. Allez dormir. Je ne veux pas vous revoir avant demain matin. »

Bien sûr, Langelot aurait dû insister. Il n'en eut pas le courage, pour une infinité de raisons dont aucune n'aurait suffi à le détourner de son devoir, mais dont la somme lui fit faire un demi-tour réglementaire.

Montferrand était de mauvaise humeur. Il trouvait que la situation dépassait les compétences d'un petit sous-lieutenant. Le petit sous-lieutenant raisonnait sur des intuitions plutôt que sur des faits. S'il exposait ses intuitions, il craignait de les rendre infiniment moins convaincantes qu'elles ne lui semblaient l'être. Enfin le petit sous-lieutenant ne manquait pas d'amour-propre et il ne lui déplaisait pas de terminer dans l'indépendance une mission qu'il avait entreprise tout seul. Évidemment, si le capitaine n'avait pas

renvoyé Langelot se coucher, Langelot lui aurait parlé, mais comme cela, il avait presque une excuse pour ne rien dire. Il ne dit rien.

De retour dans sa chambre, il décrocha le téléphone et appela un certain numéro de Toulon.

« Quel est l'imbécile qui me réveille, alors que je n'ai pas dormi de la nuit ? retentit la voix ensommeillée et furibonde à la fois de Lespinasse.

— Lespinasse, ici Langelot.

— À mort les Moustaches !

— Tu m'as dit que tu étais libre aujourd'hui.

— Et tu m'as dit que tu ne voulais pas aller à la pêche.

— J'ai changé d'avis. Mais ce n'est pas la rascasse que je veux pêcher. On peut nous écouter. Comprends-moi à demi-mot. J'ai envie de tenter une petite aventure privée. J'ai besoin d'un copain. Je ne peux demander ce service à aucun de mes camarades du SNIF parce que, de leur part, cela serait interprété comme un manque de discipline. Ça te tente ?

— Quel genre d'aventure ?

— Une aventure qui peut nous coûter soixante jours de forteresse chacun – ou qui peut sauver la Côte d'Azur de la destruction.

— J'en suis.

— Est-ce que tu peux disposer de ton...

— Hélicoptère ? Désolé, mon vieux. Pas question pour une aventure privée.

— Non, non : de ton bateau.

— Ça, oui. Je peux m'arranger.

— Il est une heure. Est-ce que tu pourrais trouver une liaison avion qui te permettrait d'arriver à Paris dans l'après-midi ?

— Pas de problème. J'ai des copains aviateurs.

— Rendez-vous chez Lipp à partir de quatre heures.

— J'y serai. Quelle tenue ?

— Civile. Aucune identification. Un pistolet ferait bien dans le décor.

— Compte sur moi. »

Langelot se débarrassa lui-même de sa carte du SNIF qu'il laissa dans son casier – il ne voulait pas que son service risquât d'être compromis dans l'aventure qu'il allait tenter –, passa au magasin où il perçut le matériel nécessaire, et sortit, en prenant bien garde à ne pas rencontrer Montferrand dans les couloirs.



XIV

LES deux compères se retrouvèrent chez Lipp. Langelot était vêtu de sa veste de daim habituelle. Lespinasse s'était affublé d'un caban bleu marine et d'un casque d'aviateur qui lui donnaient l'air plus militaire que nature.

« Tu vois, Moustache, dit-il fort content de lui-même, je me suis déguisé. Je n'avais pas de manteau couleur muraille, mais j'ai fait de mon mieux.

— Qu'est-ce que tu as sous le caban ?

— Un vieux pull-over crasseux.

— Très bien. Tu laisseras le caban dans la voiture, et le casque aussi. J'ai mieux que cela pour te coiffer.

— Quoi donc ?

— Un bas noir.

— Comme les gangsters ?

— Comme les gangsters.

— Dis donc, Langelot, tu ne m'emmènerais pas faire un hold-up, par hasard ? Parce que ça, je ne marche pas.

— Je t'emmène faire un hold-up de dix milliards. Seulement il ne s'agit pas de les voler, mais de les rendre. »

Langelot raconta à Lespinasse toute l'affaire Schmitsky, et termina par ces mots :

« Mme Lafflon reconnaît que Schmitsky a un associé, presque aussi important que lui. Il est clair que Schmitsky a eu besoin, à un moment quelconque, des services d'un spécialiste de la mer. Line m'a dit qu'elle avait introduit chez Schmitsky, une fois, un homme avec un léger accent chuintant. Il se trouve qu'il existe un océanographe chuintant. Ce n'est rien encore ? J'en conviens. Mais ajoute à cela que Schmitsky décide de nous prévenir de ne pas désamorcer la bombe précisément au moment où la localisation de la bombe est déterminée par le Comité mixte – alors que Schmitsky n'avait normalement aucun moyen de savoir non seulement que le Comité mixte avait été créé, mais même que ses lettres étaient arrivées. Je me rends bien compte que, si tu étais mon chef, ces raisons ne te convaindraient pas, mais comme tu n'es qu'enseigne de deuxième classe, j'imagine que tu as la jugeote encore un peu souple, un peu ouverte, non ? Et n'oublie pas que l'océanographe chuintant fait partie de ce Comité mixte de six membres, lesquels six membres sont les seuls à savoir que la localisation de la bombe a été déterminée.

— Pas tout à fait les seuls, dit Lespinasse. Il y a encore tous les civils et tous les marins participant à l'opération Pernelle. Et parmi eux, il y en a peut-être qui ont l'accent chuintant.

— Tu as raison. C'est pourquoi je ne veux rien essayer de désespéré avant de savoir que je ne me trompe pas. Voici ce que je compte faire. »

Ayant travaillé toute la nuit sur les coordonnées de la bombe, M. Ledergue, un vieux petit homme tout sec, était rentré chez lui. En passant devant un bureau de tabac ouvert, il était entré donner un coup de téléphone, ensuite il avait préparé son petit déjeuner, et avait pensé à se mettre au lit : on ne lui en voudrait pas, à l'Institut d'Océanographie, s'il manquait une journée après avoir travaillé toute une nuit pour le Premier ministre. D'ailleurs – il ricana lorsque cette pensée lui vint – ce qu'on penserait à l'Institut d'Océanographie lui était complètement, mais alors complètement indifférent ! Jamais il ne devait revoir les vieux murs poussiéreux. Il n'avait plus que quelques heures à attendre, et l'héritage qu'il avait investi dans l'affaire d'un certain ami à lui, physicien de son état, lui serait rendu au centuple.

Il mit la radio. Non, il était trop tôt pour que la phrase concernant le Paradis sur terre passât au journal parlé. Pour le moment, ces imbéciles s'imaginaient encore qu'ils pourraient désamorcer la bombe. Schmitsky les remettrait bientôt dans le droit chemin. Évidemment, M. Ledergue ne comprenait pas comment il se faisait que le Premier ministre eût été mis au courant si tôt. Peut-être y avait-il un traître parmi les membres du personnel de Schmitsky ? Oh ! Dans ce cas, on pouvait faire confiance au directeur : il dépisterait le traître et il le punirait.

En attendant, le mieux était de faire ses valises. M. Ledergue ne resterait pas une heure de plus qu'il n'était nécessaire dans ce vieux pays qui n'avait jamais apprécié ses mérites autant qu'il les appréciait lui-même.

Il fit ses valises, et les posa dans le vestibule de son appartement.

Puis, fatigué, il s'effondra sur son lit.

« Comment vas-tu faire ? demanda Lespinasse avec curiosité.

— Cette vieille serrure-là ? s'étonna Langelot. Elle sera ouverte en trois secondes.

— Tu vas la crocheter ?

— Même pas la peine, mon petit vieux. Regarde. »

Langelot introduisit une mince plaque de plastique entre la porte et le chambranle. Il la remua de bas en haut, plusieurs fois, trouva le pêne et le repoussa.

« Et voilà, chuchota-t-il.

— Chapeau ! » répondit Lespinasse sur le même ton.

Ils entrèrent dans le vestibule. Le vieux parquet craqua sous les pas du marin.

« Un peu de souplesse, pachyderme ! »

La première chose qu'ils aperçurent, ce furent les deux valises soigneusement préparées dans un coin. Ils échangèrent un regard.

Rapidement, Langelot visita l'appartement : salon, salle à manger, bureau, cuisine, salle de bain. De la chambre s'échappait un ronflement continu.

« Maintenant ! » fit l'agent secret.

Il enfila sur sa tête un bas, qui modifia complètement la forme de ses traits et lui donna l'air d'un bandit professionnel, sans l'empêcher de voir. Lespinasse l'imita.

« Rappelle-toi, souffla Langelot, toi, tu ne parles pas. Ou alors, tu dis comme moi.

— Ça va, Moustache, on a compris. »

Ils entrèrent dans la chambre, dont les volets étaient clos. Au léger bruit qu'ils firent, M. Ledergue s'éveilla. Il alluma sa lampe de chevet. La terreur se peignit sur son visage.

Langelot et Lespinasse vinrent se placer chacun d'un côté de son lit. Le vieux monsieur les regardait, tantôt l'un, tantôt l'autre. Soudain, il ouvrit la bouche pour crier.



« Silence, dit Langelot, du ton d'un gars du « milieu ». C'est Schmitsky qui nous envoie.

— Je ne comprends pas, dit M. Ledergue. Je ne comprends pas. Nous avons rendez-vous à Formentera... »

Langelot jeta un regard triomphant à Lespinasse.

M. Ledergue reprenait peu à peu conscience de ce qui se passait.

« Qui êtes-vous ? questionna-t-il. Pourquoi avez-vous des machques ?

— Nous, dit Langelot, on fait ce que Schmitsky, il nous dit de faire. C'est pas à nous à raisonner. On n'est pas des intellectuels. »

Lespinasse opina vigoureusement du bonnet ou plutôt du bas.

« On est chargé de vous faire une piqûre.

— Une piqûre ?!

— Pour votre santé. Et si vous résistez... »

Lespinasse tira son Colt d'un air menaçant.

« Je ne vous crois pas, dit M. Ledergue. Vous ne venez pas de la part de Schmitsky. »

Langelot lui présenta la carte magnétique de Charlie, qu'il avait conservée.

« C'est la clef des deux grilles de la S.A.P.C.A., expliqua-t-il. Et si vous n'êtes pas convaincu, c'est le même tarif : j'ai pas d'autre carte de visite à vous montrer. »

Ledergue reconnut que cette carte ressemblait aux clefs magnétiques de la S.A.P.C.A.

Cependant Langelot tirait de sa poche une petite trousse contenant une seringue pleine d'un liquide anesthésiant.

« Pourquoi voulez-vous me piquer ?

— Pour que vous ne sachiez pas où on va vous transporter. M. Schmitsky, il a dit que ce serait plus drôle comme ça. Vous savez, il a le sens de l'humour, le patron. Allons, tendez le bras. Ça ne fait pas mal.

— Tendez le bras ! Ça ne fait pas mal ! » répéta Lespinasse d'une voix terrible.

L'océanographe obéit.



« En attendant que la piqûre opère, habillez-vous ! » commanda Langelot.

L'océanographe s'habilla.

« Écoutez, dit-il, je vois bien que vous avez une attitude hostile à mon égard. Je ne peux pas croire que, maintenant que tout va rééchir, Schmitsky ait décidé de garder le butin pour lui tout cheul !

— Vous ne pouvez pas croire ça ?

— Je ne peux pas le croire.

— Parce que vous êtes des associés ?

— Oui.

— Parce que vous avez travaillé à cette affaire, la main dans la main, depuis le début ?

— Oui.

— Parce que tout ce qu'il sait, vous le savez, et versi-versa ?

— Et versi-versa, appuya Lespinasse.

— Oui, dit Ledergue. Juchtement, pour éviter tout malentendu entre nous, nous avons échangé nos checrets. Ch'est moi qui lui ai appris où poser cha bombe, et ch'est lui qui... enfin, il n'avait pas de checrets pour moi : ch'était une des clauses de notre contrat.

— Et après tout ça, dit Langelot, vous avez eu le front de le trahir !

— Le trahir, moi ? Qu'est-che que vous racontez ?

— Mais oui, bien sûr, vous êtes un traître. Vous avez révélé la position de la bombe. Combien vous avez touché pour ça, hein ?

— Mais vous ne comprenez rien ! Che n'est tout de même pas ma faute chi j'ai été nommé membre du Comité mixte chargé de calculer où la bombe devait che trouver.

— Vous auriez dû indiquer un autre endroit, gros malin.

— Voilà, gros malin, c'est ça que vous auriez dû faire, renchérit Lespinasse.

— Mais ch'était impochible ! J'avais deux autres ochéanographes avec moi, voyons.

— Ça, on n'en sait rien. Tout ce qu'on sait, c'est que pour Schmitsky, vous êtes un traître.

— Je lui ai téléphoné moi-même pour le mettre au courant ! Pour lui dire que le Premier minichtre allait chavoir dans quelques minutes où la bombe che trouvait.

— Bien sûr ! Vous n'êtes pas idiot. Vous jouiez double jeu. Et maintenant, vous voulez partager les dix milliards ? Après avoir touché un million ou deux de rabiote de la part du gouvernement ?

— Attention ! dit M. Ledergue. Vous ne me connaissez pas. Le gouvernement, je le détechte, et je ne ferai jamais rien pour lui, même chi je devais y trouver mon avantage. Je devrais être ochéanographe en chef depuis quinze ans, et je ne chuis toujours que la chinquième roue du caroché, dans chet Inchtitut ! Alors le gouvernement : non. Ils auraient pu me donner de l'argent ou me menacher de mort, ils n'auraient rien tiré de moi. Mais je vous en prie, allons voir Schmitsky le plus vite pochible pour que je m'explique avec lui.

— Ça, dit Langelot, c'est à lui à décider.

— Ch'est à lui à déchider ! Ch'est à lui à déchider ! Il ch'arrange toujours mieux que tout le monde : chi les dix milliards chont verchés, il en empoche chinq. Et chi par hasard la Côte d'Azur est chacriyée, il en tirerait tous les avantages, avec la Côte de Chaphir qu'il est en train de lancer à Formentera. Mais moi, pauvre chavant, je ne demande que trois malheureux petits milliards, et il trouve encore le moyen de me les refuser ? »

M. Ledergue pérora encore pendant quelque temps, déversant son fiel tantôt sur son associé Schmitsky, tantôt sur l'institut d'*Ochéanographie*.

« Et, quant à la Côte d'Azur, déclara-t-il, évidemment j'aimerais mieux recevoir mes milliards, mais chi je ne les reçois pas, je cherai toujours content de chavoir que che Paradis pour fainéants n'exichte plus ! »

Il finit par s'endormir. Alors Lespinasse enleva son bas :

« On a chaud là-dessous, soupira-t-il.

— Oui, dit Langelot en ôtant le sien, mais au cas où nous nous serions trompés et où Ledergue aurait été un honnête océanographe, il fallait bien qu'il ne puisse pas nous reconnaître. »

Encadrant le vieux monsieur dont la tête ballottait sur les épaules, ils firent un fauteuil de leurs bras entrelacés, et le mirent dessus. À la concierge, ils expliquèrent qu'il venait de se trouver mal et qu'ils l'emmenaient à l'hôpital. Puis M. Ledergue fut casé sur le siège arrière de la Midget bleu roi, et la Midget fonça dans le soir.

Le crépuscule se fit, la nuit tomba. La Midget fonçait toujours, ne s'arrêtant que pour refaire le plein d'essence.

« Tu me la laisses conduire ? » demanda Lespinasse.

Langelot, bon prince, lui céda le volant.

Tout en roulant, les jeunes gens écoutaient la radio. La dernière émission du journal parlé se terminait lorsque l'annonceur ajouta :

« Et n'oubliez pas que la Côte d'Azur est le Paradis sur terre...

— Plus vite ! cria Langelot. Plus vite ! »



XV

LE SEÑOR Sardanapalès – c'était du moins le nom qu'il se donnait – venait d'arriver dans sa bonne île de Formentera, la plus grande des petites Baléares. De cette île presque désertique, il avait l'intention de faire un des hauts lieux du tourisme mondial : la Côte de Saphir, comme il disait. Il possédait là une somptueuse villa, où il installa sans plus tarder le groupe d'amis qu'il amenait avec lui. Une des plus belles chambres cependant ne fut pas occupée : elle était réservée au mystérieux associé qui devait arriver quelques heures plus tard.

Après avoir fait un bon repas, M. Sardanapalès convoqua Mlle Tresnel dans son grand bureau à colonnes de marbre.

« Ma petite fille, lui dit-il, cette nuit, lorsque nous passions par Barcelone, où nous avait transportés mon hydravion personnel, j'ai reçu un message téléphoné de mon associé. Ce message indique que le Premier ministre a reçu ma lettre au moins douze heures plus tôt que prévu. » Mlle Tresnel détourna la tête pour que son directeur ne la vît pas pâlir.

« Ce n'était pas très grave en soi, reprit M. Sardanapalès, et j'ai paré le coup, mais cela signifie, il me semble, qu'il y a un traître parmi nous. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

La petite Line se contraignit à reporter son regard sur son chef, et répondit d'une voix qu'elle s'efforçait de ne pas laisser trembler :

« À moins que la poste ne transmette les lettres adressées au Premier ministre plus vite que les autres. »

M. Schmitsky émit un gloussement.

« Non, non, ma petite fille : vous êtes bien naïve. Les P. et T. ne disposent pas d'un système de tri par destinataire aussi perfectionné. Il faut regarder les choses en face, et reconnaître que l'un de nous treize est un traître. »

Line se demanda si son directeur jouait avec elle comme un chat avec une souris.

« Reconnaissons-le, dit-elle d'une voix blanche.

— Une chose est claire pour moi, reprit le directeur, c'est que vous êtes la seule d'entre nous qui ne puissiez pas nous avoir trahis : en effet, je me méfiais un peu de vous, je peux bien vous l'avouer, et j'avais pris toutes les dispositions nécessaires pour que vous ne communiquiez pas avec l'extérieur. Ne pouvant communiquer avec l'extérieur, vous ne pouvez avoir mis le Premier ministre au courant. Restent donc onze suspects. Je vous sais habile, je vous sais indiscreète : trouvez-moi le traître, et vous aurez sa part des dix milliards ! »

Le cœur de Line recommença à battre normalement et le sang afflua de nouveau à ses joues.

« Je ferai de mon mieux, monsieur le directeur, prononça-t-elle.

— Ah ! vous êtes une petite fille selon mon cœur ! s'écria M. Schmitsky. Vous et moi, nous ferons de grandes choses ensemble. »

Line sortit, temporairement soulagée. Mais combien de temps réussirait-elle encore à jouer la comédie ?

M. Schmitsky, cependant, passa la journée devant son poste de radio, attendant, avec une nervosité qui s'accroissait d'heure en heure, la phrase clef.

La phrase clef passa à minuit.

M. Schmitsky, épanoui, saisit son téléphone blanc, et demanda un certain numéro à Barcelone.

Ce numéro était celui d'un appareil téléphonique installé dans une chambre qui avait été louée spécialement pour lui. L'appareil était monté d'une façon particulière – en « boîte à fromage », dit le jargon professionnel – ce qui permettait à toute personne appelant ce

numéro de communiquer ensuite avec un autre poste sans que le numéro d'origine pût être détecté. Ainsi, c'était un abonné de Formentera qui demandait à parler au Premier ministre français, mais, pour les standardistes du téléphone, c'était un abonné de Barcelone. Une enquête poussée pourrait évidemment faire découvrir la « boîte à fromage » mais personne ne saurait jamais qui l'avait fait installer, ni qui s'en était servi.

« Bonsoir, monsieur, dit Schmitsky. Avez-vous les dix milliards ?

— Nous les avons.

— Sous quelle forme ?

— Nous avons cru vous être agréables en variant. Espèces, obligations au porteur, timbres rares, louis d'or, lingots.

— Les dix milliards y sont ? Vous en êtes sûr ?

— Le lot est accompagné d'un inventaire donnant la valeur exacte de chacun des éléments qui le composent. Le total est de dix milliards.

— Bien. Placez le lot dans un container insubmersible équipé d'un parachute et de feux de position. Mettez le tout dans un avion militaire. Envoyez l'avion se promener au-dessus de la Méditerranée entre les côtes d'Espagne, d'Italie et de Tunisie. La radio de cet avion restera en écoute permanente sur la longueur d'onde 27 mètres. Lorsque l'avion passera au-dessus de l'endroit où je désire que vous fassiez larguer le lot, j'en donnerai l'ordre au pilote par radio. L'avion se fera reconnaître en tirant toutes les dix minutes, où qu'il se trouve, une fusée rouge. Toute tentative de récupération de votre part m'obligerait évidemment à déclencher l'explosion de la bombe.

— Quand désamorçerez-vous la bombe ?

— Quand j'aurai compté l'argent et que je l'aurai mis en sécurité.

— Par quel procédé la désamorçerez-vous ?

— Mais par radio, mon cher monsieur. La bombe est pourvue d'un système d'écoute électronique : une certaine séquence d'ondes radio en déclenche l'action, une autre séquence la désamorce. Et je ne vous conseille pas d'essayer de la désamorcer en lui envoyant toutes les séquences qui vous passeront par la tête, parce que vous auriez autant de chances de déclencher l'explosion que le désamorçage. Nous sommes-nous bien compris ?

— Je le crois.

— Eh bien, au revoir, monsieur. Et vous remercieriez le Premier ministre de ma part », termina M. Schmitsky en gloussant.

À quatre heures du matin, accompagné de Dorissel, de Charlie, de Clapan et de Line Tresnel, M. Sardanapalès monta à bord de sa vedette et s'éloigna de Formentera, en direction de la côte d'Espagne.

Là-haut, l'avion français sillonnait la nuit à une vitesse supersonique, et lançait, régulièrement toutes les dix minutes, une fusée rouge qui zébrait l'air. Le carburant commençant à manquer, l'avion fut réapprovisionné en vol au-dessus des eaux territoriales françaises, et continua à décrire ses cercles et ses huit dans le ciel de la Méditerranée.

L'horizon oriental commença à blanchir, puis à rougir, et les brumes de l'aube à rouler au-dessus des vagues, lorsque le radio perçut enfin un appel sur la longueur d'onde 27 mètres.

« Ici Schmitsky. M'entendez-vous ? Parlez.

— Ici votre avion spécial. Je vous entends 5 sur 5 », fit le radio avec soulagement.

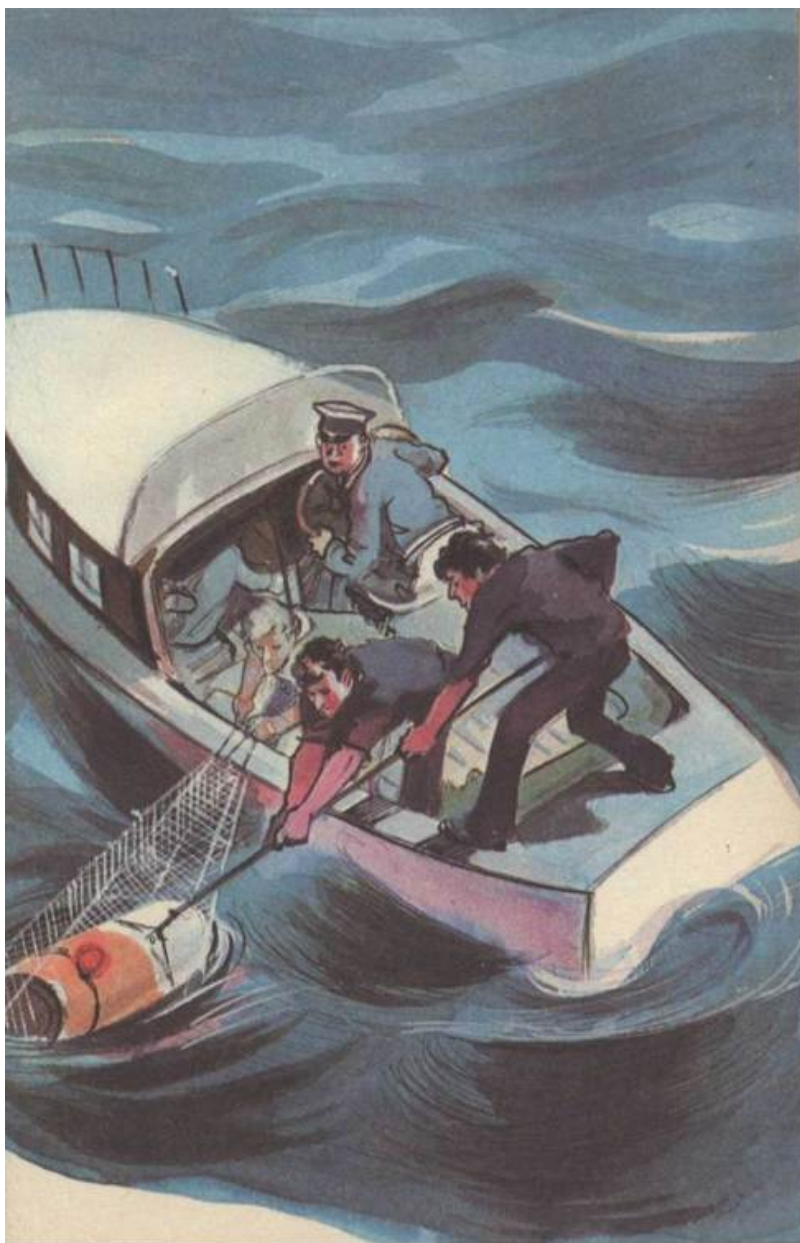
Il craignait qu'il n'y eût eu une erreur : c'était un Niçois, et la Côte d'Azur lui importait plus qu'à quiconque.

« Larguez maintenant et éloignez-vous immédiatement. »

Le radio transmit l'ordre au pilote. Le pilote appuya sur un bouton. Une masse se détacha de l'avion. Un parachute s'épanouit. Des feux de position rouge et vert clignotant sur ses flancs, le container commença à descendre. L'avion disparut dans la nuit, cependant que le radio annonçait au capitaine Montferrand dans son bureau parisien :

« Pernette 1 de Pernette 44. Mission remplie. »

Il fallut une bonne heure à la vedette pour rattraper le container. Le vent avait déporté le parachute, puis les courants de la mer s'étaient emparés du container lui-même.



Mais enfin Clapan captura le long tube d'aluminium avec une gaffe, Charlie sauta dans l'eau et l'entoura de cordage, Dorissel le hissa à bord.

M. Schmitsky regardait et ne disait rien.

« Dix milliards... murmura Clapan en regardant le tube avec respect.

— À moins que les autorités ne se soient moquées de nous, dit Dorissel.

— Elles n'auraient pas osé, fit Schmitsky. D'ailleurs, ce sont les assurances qui payent. Alors... »

Line pensait que ce n'était pas les assurances qui payaient, car elle devinait que les quatorze lettres n'avaient jamais atteint leurs destinataires. Elle n'en attendait qu'avec plus d'angoisse l'ouverture du container.

Il fallut d'abord détacher des bandes adhésives, puis défaire des boucles, enfin il n'y eût plus qu'à dévisser le couvercle du tube.

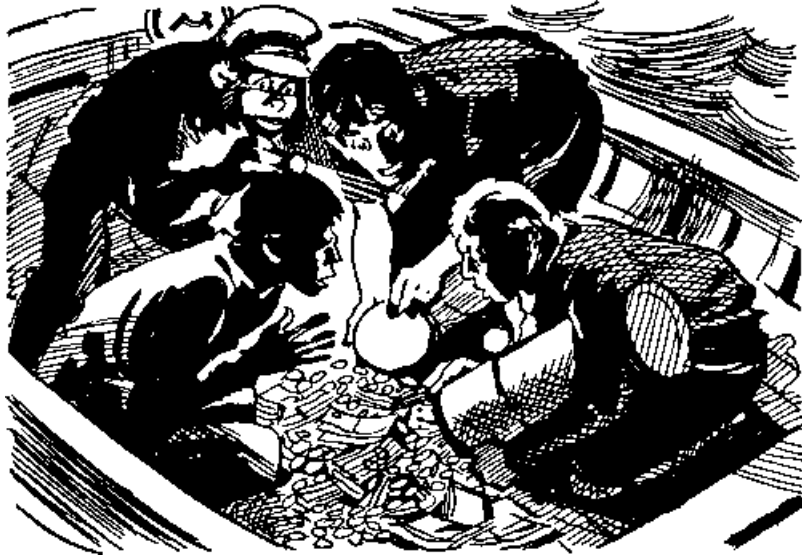
« En tout cas, c'est lourd, dit Charlie. Il doit y avoir de l'or...

— De l'or... » répéta Clapan, la bouche sèche.

Clapan tenait le tube pendant que Charlie dévissait le couvercle.

Enfin le couvercle se détacha, et Clapan renversa le contenu du tube sur le pont.

Des liasses de billets de banque, des enveloppes bourrées de papiers, des rouleaux de louis, et de jolis petits lingots rectangulaires composèrent un tas considérable. Le tas le plus cher du monde...



« Jetez le container par-dessus bord, commanda Schmitsky. Il pourrait y avoir un bip-bip dissimulé à l'intérieur. »

Charlie jeta le container.

Clapan avait joint les mains et regardait le tas de l'air d'un homme qui fait sa prière.

Charlie serrait et desserrait les poings alternativement. Il pensait peut-être que, s'il osait envoyer Schmitsky rejoindre le container, sa part à lui serait dix fois plus grande que prévu...

Dorissel semblait faire du calcul mental.

Line pensa que cette somme énorme était la rançon de la Côte d'Azur, et qu'aucune somme ne serait jamais trop forte pour sauver son beau pays.

Schmitsky, craignant sans doute qu'un mouvement de concupiscence de son personnel ne lui arrachât la victoire au dernier moment, tira un pistolet automatique Luger de sa poche et le passa négligemment dans sa ceinture.

« Mademoiselle, messieurs, dit-il gravement, nous avons réussi. Je vous adresse mes félicitations. »

On aurait cru un général parlant à ses troupes, après une bataille qui aurait sauvé le pays d'une invasion étrangère.

« Et maintenant, la bombe », dit Line.

Schmitsky sourit.

« Oui, fit-il, maintenant, la bombe. Cette bombe que nous avons passé un an à confectionner. Cette chère petite bombe, sur qui nous avons veillé comme sur la prunelle de nos yeux. Cette bombe, dont l'efficacité ne fait pas de doute. »

Il y avait quelque chose de singulier dans le ton de sa voix, si bien que tous ses subordonnés tournèrent leurs regards vers lui.

« Voici un poste radio, reprit Schmitsky, et voici un petit pipeau, ajouta-t-il, en tirant le pipeau de sa veste. Je mets cette radio sur la longueur d'onde de la bombe. Et maintenant il me suffit de jouer sur ce pipeau les trois notes *do mi sol* pour que la bombe explose, et *do fa la* pour que la bombe soit désamorcée. Que croyez-vous, mes chers amis, que je vais jouer ? »

Il y eut un instant de stupeur générale.

« Vous imaginez-vous vraiment, reprit Schmitsky, que parce que ces richards de la Côte d'Azur ont eu la naïveté de me donner dix milliards de francs, je vais leur sacrifier l'avenir de ma Côte de Saphir ? Songez-y, mes amis. La Costa Brava est maintenant surpeuplée. La Costa del Sol est trop loin de l'Europe continentale. En Italie, il y a trop de monde. La seule rivale de la Côte de Saphir pour le tourisme, c'est la Côte d'Azur. Et je la laisserais vivre, alors que je la tiens là, dans mes mains ? Non, mes amis, pas si bête ! »

Il regarda l'heure. Il était juste six heures du matin.

« Le moment est solennel ! » prononça-t-il.

Il souffla dans son pipeau la note *do*.

Ses subordonnés le regardaient, n'osant comprendre.

Il souffla la note *mi*.

Quand elle était petite, Line avait fait du piano. Elle avait l'oreille juste. Un intervalle de tierce et un intervalle de quarte, elle ne pouvait s'y tromper.

« Non ! » cria-t-elle.

Et elle se jeta de toute sa force sur M. Schmitsky.

Charlie l'arrêta au passage. Elle lui flanqua des coups de pied dans les chevilles, des coups de poing dans la figure, mais il la tenait solidement.

« Tiens, tiens, dit M. Schmitsky. Mlle Trolier veut sauver la Côte d'Azur ! C'est fort intéressant, cela. Ligotez-la. Nous l'interrogerons au retour. »

Et il souffla dans son pipeau la note *sol*.



XVI

QUATRE heures du matin.

La Mouette se balançait à l'ancre.

Vivement, Langelot et Lespinasse y transportèrent M. Ledergue qui commençait à s'agiter dans son sommeil, et le matériel dont ils pensaient avoir besoin.

Lespinasse prit la barre, et *La Mouette* fonça droit vers le point où la bombe atomique attendait les trois notes fatidiques.

Il faisait encore nuit lorsque le transbordement avait été opéré, mais bientôt la brume de l'aube s'éleva. Lespinasse consultait fréquemment la boussole.

Aux dernières nouvelles, les dix milliards seraient sans doute sacrifiés puisque la phrase clef avait été passée à la radio. D'ailleurs, les jeunes gens espéraient encore parvenir à leurs fins avant que la somme ne soit versée. Néanmoins, ils ne se sentaient pas exactement à l'aise : si, par quelque accident, le raz de marée était déclenché, ils se trouveraient en plein milieu.

L'aurore rougeoya. Il devait être cinq heures du matin.

« Y sommes-nous ? demanda Langelot.

— Non, mais cela n'a pas d'importance, répondit Lespinasse. Ma radio a une excellente portée, et le petit père Ledergue n'ira pas

contrôler nos instruments. Quel que soit le système d'écoute de leur bombe, nous sommes assez près maintenant pour qu'elle perçoive notre appel. »

Il stoppa le moteur. M. Ledergue s'éveilla complètement.

« Où chuis-je ? demanda-t-il.

— Il demande encore où il est ! ricana Langelot, jouant toujours les gangsters. Allez, aide-moi, Jules, puisqu'on est arrivé à destination. »

Il prit M. Ledergue par les pieds tandis que Lespinasse le prenait par les épaules, et ils posèrent l'océanographe sur un radeau pneumatique.

« La pompe ! » commanda Langelot.

Au moyen d'une pompe à pédale, Lespinasse gonfla le radeau.

« Qu'est-ce que vous allez me faire ? Pourquoi avez-vous enlevé vos machques ? Où che trouve che bateau ?

— Nous avons enlevé nos masques parce que ce n'est plus l'heure des masques, répondit Langelot avec quelque grandiloquence. Vous ne portez plus le vôtre, alors pourquoi que j'aurais encore le mien ?

— Où chommes-nous ? demanda encore l'océanographe.

— Mon petit père, nous sommes à peu près à l'aplomb de la bombe Schmitsky.

— Impochible : l'antenne de récheption dépacherait de l'eau.

— Vous ne la voyez pas à cause de la brume. Elle est à cent mètres à tribord. Allez, Jules, prends l'autre bout du radeau et mettons monsieur à la mer.

— Attendez, attendez. Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Nous, on veut rien. On est des exécutants. Alors on vous exécute.

— Je ne comprends toujours pas.

— Il veut qu'on lui explique, Jules. Alors expliquons-lui. Nous allons vous laisser ici sur votre radeau pneumatique et ensuite décamper à toute vitesse. Si bien que, quand la bombe explosera, vous serez pratiquement assis dessus, tandis que nous, nous serons loin.

— Mais la bombe n'explosera pas ! La Franche ne va tout de même pas lésiner sur dix milliards alors que toute la Côte d'Azur...

— Si vous ne me croyez pas, dit Langelot, vous croirez peut-être la radio. »

Il entra dans la cabine et tourna un bouton. M. Ledergue, ne pouvant le voir, ne pouvait non plus deviner que c'était le bouton d'un magnétophone et que ce qu'il allait entendre serait un enregistrement savamment réalisé pendant la nuit, à l'aide de la radio de la Midget d'une part, et de la voix de Lespinnasse, parlant à travers un filtre, d'autre part.

D'abord, il y eut des bribes de voix diverses, appartenant à des stations différentes, comme si Langelot cherchait celle qu'il voulait écouter. De la musique, des rires... Puis, au contraire, une voix grave, parlant d'un ton angoissé :

« Ici Robert Planchet, qui vous parle de Cannes. L'évacuation de la Côte d'Azur se poursuit avec l'énergie du désespoir. D'interminables files de voitures défilent sur les routes. Toutes sont pleines à craquer. Les C.R.S. interceptent tout véhicule qui n'est pas chargé au maximum, et y font monter les personnes non motorisées. Air France, qui a interrompu ses vols internationaux, vient de créer un pont aérien, à partir de tous les aéroports de la Côte. Certaines routes ont été dégagées pour servir de pistes d'atterrissage. L'armée de l'Air s'est mise de la partie, et l'armée de Terre également, avec ses véhicules tout terrain, qui permettent d'évacuer un certain nombre de personnes sans utiliser les routes, déjà surchargées. Le ciel est plein d'hélicoptères privés ou officiels : tous les hélicoptères de France semblent s'être donné rendez-vous sur la Côte d'Azur. La panique, semble-t-il, a été évitée, et on ne compte encore qu'un petit nombre d'accidents. Dès que le soleil se lèvera, il sera possible de se faire une idée plus claire de la situation.

« Je rappelle à ceux de nos chers auditeurs qui n'ont pas passé la nuit à l'écoute de nos antennes, qu'une bombe atomique est sur le point d'exploser au large de la Côte d'Azur. Le criminel qui a créé cette bombe, et qui menace la Côte d'un raz de marée comme la Méditerranée n'en a jamais connu, exige dix milliards pour désamorcer son engin. L'emplacement en est connu, grâce aux calculs de nos océanographes, en particulier de M. Ledergue, mais il ne semble pas que la bombe puisse être désamorcée sans déclencher l'explosion et le raz de marée tant redoutés. Néanmoins, le gouvernement se propose, une fois l'évacuation de la population effectuée, de tenter le désamorçage : des sous-officiers spécialistes du déminage se sont portés volontaires pour risquer l'entreprise. Bien évidemment, si le gouvernement n'avait pas su où se trouvait la

bombe, il aurait été obligé de réunir la somme fabuleuse réclamée par... »

Langelot coupa l'émission et sortit de la cabine.

« Vous entendez, monsieur Ledergue, dit-il. Toute l'affaire va manquer à cause de vous. Et vous vous étonnez que Schmitsky ne vous porte pas dans son cœur ? Il nous a dit *texto* – c'est *texto*, hein, Jules ? –, il nous a dit *texto* : « La bombe sautera peut-être pour rien, mais le Ledergue, lui, il sautera pour quelque chose. Il sautera pour m'avoir trahi. » Et il a eu son petit gloussement que vous connaissez. Allez, Jules, aide-moi. »

Le radeau pneumatique fut soulevé par les deux bouts, et déposé dans l'eau.

« Méchieurs, méchieurs ! cria Ledergue. Je ne veux pas chauter. Je chais comment désamorcher la bombe. Laichez-moi vous dire che qu'il faut faire...

– Eh bien, dites-le nous ! répondit Lespinasse.

– Tu n'y penses pas, Jules, répliqua Langelot. Si nous désamorçons la bombe, M. Schmitsky nous découpera en rondelles. Qu'est-ce que ça peut nous faire que Ledergue saute au plafond ? Il l'a bien mérité. Si nous n'avons pas notre part des dix milliards, c'est sa faute.

– Mais, dit Lespinasse, qui, étant un honnête marin et non pas un officier des services secrets, ne comprenait plus rien, n'est-ce pas justement le désamorçage de la bombe que...

– Tu n'es pas chargé de discuter, l'interrompit Langelot. Tu es chargé de tenir la barre. Un point, c'est tout. Si tu ouvres encore le bec, je me plaindrai à Schmi-Schmi. »

Ledergue essaya de se mettre debout sur son radeau, qui s'éloignait déjà de *La Mouette*, mais n'y parvint pas et tomba à genoux.



« Je vous en chupplie ! criait-il. Emmenez-moi... Laichez-moi m'expliquer avec Schmitsky... Je ne chuis pas coupable... Je ne veux pas chauter... »

Lespinasse le regardait fixement.

« Hé, Langelot, dit-il à voix basse. Il me fait pitié, ce vieux.

— Ce vieux qui était prêt à faire noyer des centaines de milliers de personnes ?

— La question n'est pas là. Qu'est-ce que tu lui veux encore ? Puisqu'il est prêt à désamorcer la bombe...

— Tête de mule ! Tu ne comprends pas que si nous acceptons de lui laisser désamorcer la bombe, notre couverture est brûlée ?

— Quoi ? Il n'y a pas le feu dans le bateau, que je sache.

— Si nous acceptons de lui laisser désamorcer la bombe, il devinera que nous ne sommes pas des envoyés de Schmitsky, que tout ce que nous lui avons raconté, c'est de la blague, et il ne désamorcera rien du tout. Tu vois ?

— Euh... oui, je commence à voir. Dis donc, vous êtes drôlement subtils, dans les Moustaches. Alors qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— Essaie de mettre ton moulin en marche et n'y arrive pas.

— Mon moulin ?

— Ton moteur, quoi.

— Pourquoi veux-tu que je n'y arrive pas, à le mettre en marche ?

— Fais comme je te dis. »

Lespinasse haussa les épaules, tourna des clefs, appuya sur des boutons, pressa sur des pédales, et ne tira de son moteur que des bruits lamentables d'inefficacité.

« Hé, cria-t-il, je n'arrive pas à démarrer.

— Essaie, répliqua Langelot. Moi, je n'ai pas envie de jouir du spectacle. »

Nouveaux hurlements du moteur qui semblait toujours refuser de tourner.

« Il y a quelque chose de coincé, dit Lespinasse.

— Tu t'y connais, en mécanique ?

— Oui... c'est-à-dire non : je n'y connais rien.

— Moi non plus.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— On s'en va à la nage.

— Tu as regardé l'heure ?

— Cinq heures et demie !

— La bombe explose dans une demi-heure.

— On peut nager dans n'importe quelle direction, on sera tout de même dans le bain !

— On est cuit ! »

Sur son radeau, M. Ledergue se tordait les bras.

« Méchieurs ! cria-t-il. Nous n'avons plus que vingt-neuf minutes ! Votre moteur ne marche pas ! Vous êtes perdus, si vous ne me laichez pas désamorcher la bombe. Je peux vous chauver ! M'entendez-vous ? Vous chauver...

— Il peut nous sauver, dit Lespinasse.

— Mais Schmitsky ? objecta Langelot.

— Écoute, j'ai peur de ton Schmitsky, mais à choisir entre lui et une bombe atomique...

— Tu as raison. »

Ils saisirent des avirons et ramèrent vers le radeau pneumatique que le courant emportait.

Avec leur aide, M. Ledergue remonta à bord.

« Vous avez un poste radio ? » demanda-t-il.

Lespinasse le lui montra.

« Longueur d'onde 54,5, commanda l'océanographe. Maintenant vous n'auriez pas un pipeau, une flûte, un diapason d'accordeur ?

— Ah ! ça non, dit Lespinasse. Nous, dans la Royale, on n'est pas tellement porté sur la mu... Aïe ! »

Langelot lui avait écrasé le pied, mais M. Ledergue était si terrifié qu'il ne fit pas même attention à cette allusion malencontreuse à la Marine nationale.

« Au moins, est-ce que l'un de vous chante juchte ?

— Moi, dit Langelot. À une époque de ma vie, j'ai même été chanteur professionnel¹⁰.

— Je suppose que vous ne pouvez pas reproduire le *la* abcholu ?

— Je crains bien que non.

— Ça ne fait rien. En tâtonnant, nous en arriverons achez près, chi vous êtes capable de chanter *do fa la* avec les intervalles juchtes.

— *Do fa la*, chanta Langelot.

— Montez d'un demi-ton.

— *Do fa la*, chanta Langelot, un demi-ton plus haut.

— Encore un demi-ton.

— *Do fa la...* »

L'océanographe secoua la tête.

« Comment saurons-nous que nous avons trouvé les vraies notes ? demanda Lespinasse.

— Un phénomène d'écho radio est prévu, répondit Ledergue. Quand le chystème d'écoute de la bombe aura rechu les trois notes à la bonne hauteur, il les répétera tout en déclenchant le désamorçage. Nous entendrons la voix de votre ami reproduite par votre réchepteur. Continuons.

— *Do fa la...* »

Jamais les talents de chanteur de Langelot n'avaient été mis à si rude épreuve. Il remonta deux gammes chromatiques et les redescendit. Il essaya de décaler sa voix d'un quart de ton. Le temps passait. Il était six heures moins trois.

« *Do fa la* », chantait Langelot.

Et soudain, considérablement amplifiée, sa propre voix résonna à son oreille, provenant du récepteur radio :

« *DO FA LA !* »

M. Ledergue poussa un cri de triomphe, de joie, de soulagement.

« La bombe est désamorçée ! annonça-t-il. Nous chommes chauvés !

— Nous, oui, dit Langelot. Vous, il vous reste encore à vous expliquer...

— Avec Schmitsky ?

— Non, monsieur. Avec la justice de votre pays. Veuillez vous asseoir au fond du bateau et ne pas bouger, si vous ne désirez pas être attaché. Lespinasse, en route ! »

Lespinasse mit le contact et *La Mouette* bondit gaiement sur les flots.

« Je ne comprends toujours rien, dit l'océanographe. Je croyais que le moteur ne fonctionnait plus...

— Les moteurs de la Royale, ça fonctionne toujours », répliqua Lespinasse.

Langelot, cependant, s'installait devant la radio, et appelait Pernette 1.



XVII

POUR déjouer toute poursuite éventuelle, M. Sardanapalès fit décrire plusieurs détours par sa vedette, que pilotait Dorissel. Puis il permit que le cap fût mis sur Formentera.

Le voyage de retour fut silencieux. Line, les chevilles et les poignets ligotés avec du fil de nylon, gisait au fond de l'embarcation, et formait des vœux pour que l'île ne fût jamais atteinte. Clapan et Charlie, assis côte à côte sur le sac à pommes de terre où ils avaient entassé le butin, rêvaient à leur avenir de nababs. M. Schmitsky imaginait les divers traitements qu'il ferait subir à Line pour la punir de son insubordination et – le cas échéant – pour lui faire avouer sa trahison. Il se rappelait maintenant qu'ayant fouillé dans le bureau de P'tit-Suisse, il n'y avait rien trouvé, même pas de vers, et se demandait si la demoiselle Trolier n'était pas encore plus maligne qu'il ne l'avait cru.

Il était dix heures du matin lorsque la vedette aborda enfin au débarcadère privé de M. Sardanapalès.

Le maître des lieux en tête, suivi de Charlie portant Line et de Clapan et Dorissel portant le sac, le petit cortège remonta l'allée de palmiers nains qui conduisait à la villa de marbre blanc.

Soudain, tous les troncs de palmiers parurent pivoter. Des Guardia Civil qui s'étaient tenus embusqués dans leur ombre, s'en étaient soudain détachés. Ils portaient leurs drôles de chapeaux de carton bouilli, mais aussi des mitraillettes qui avaient l'air beaucoup moins drôles.

Un homme de quarante-cinq ans environ, les cheveux gris fer coupés en brosse, apparut à son tour en traînant la jambe. Et il fut suivi par le capitaine des Guardia Civil et par un jeune garçon blond qui tenait un pistolet 22 long rifle à la main.

« Monsieur Schmitsky, dit le capitaine Montferrand, le capitaine Rodriguez ici présent a été aimablement mis à la disposition des autorités françaises par nos amis espagnols, pour faciliter la récupération de dix milliards de francs appartenant à l'État français, ainsi que pour votre appréhension. Vos complices ont déjà été arrêtés. Jetez votre arme et rendez vous.

— Qui m'a trahi ? demanda Schmitsky en lançant son Luger au loin.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par « trahi », répondit Montferrand. Votre associé, M. Ledergue, a révélé à mes agents que vous vous cachiez à Formentera, dont vous comptiez faire la nouvelle Côte de Saphir. C'est lui aussi qui a désarmé la bombe.

— Quoi ?! La bombe est désarmée ! Vous mentez, capitaine ! Voulez-vous dire que la Côte d'Azur n'est pas en ruine à l'heure qu'il est ?

— La Côte d'Azur est plus belle que jamais, monsieur Schmitsky, et les atomistes français sont en train de démonter votre bombe par petits morceaux pour voir ce qu'il y a dedans. Tout cela grâce aux initiatives un peu folles – mais couronnées de succès – d'un sous-lieutenant qui, après tout, n'a fait que son métier... »

Ici Montferrand jeta sur Langelot un regard où se mêlaient également l'irritation, l'affection et la fierté.

« Et grâce au dévouement d'une petite Française – j'allais dire : comme il n'y en a pas beaucoup, poursuivit le capitaine, mais cela n'aurait pas été vrai. Je pense qu'en réalité il y en a beaucoup plus qu'on ne le dit. »

Langelot s'était précipité, et il tranchait les liens de Line avec son couteau de poche. C'était difficile, car, par endroits, le fil de nylon s'était enfoncé dans la chair.

« Tu me l'avais bien dit, que tu me tirerais de là, lui chuchota-t-elle. Mais tu n'es pas arrivé une seconde trop tôt.

— Brave Line ! Ce que tu as dû souffrir et avoir peur ! Est-ce que tu m'en as voulu ?

— Oh ! non, répondit Line, en penchant en avant son petit front obstiné. Je te l'ai dit : je suis une fille sur qui on peut compter. Mais c'est vrai, ce que dit ce monsieur, qui a l'air si gentil : la Côte d'Azur est sauvée ?

— Sauvée, et grâce à vous, mademoiselle, dit Montferrand en s'approchant des jeunes gens, après que les Guardia Civil eurent passé les menottes à Schmitsky et à ses séides. Si vous ne nous aviez pas alertés à temps, les lettres seraient arrivées à leurs destinataires, et la panique aurait sûrement éclaté. En outre, si les lettres étaient arrivées à l'heure prévue, Langelot n'aurait pas pensé à soupçonner Ledergue, Ledergue n'aurait pas désamorcé la bombe, et un raz de marée terrible serait en train, en ce moment même, de dévaster votre beau pays.

— Vous êtes bien gentil de croire que j'y suis pour quelque chose, si la Côte d'Azur existe encore », dit Line.

Elle était intimidée, mais elle ne voulait pas le laisser paraître. Avec l'aide de Langelot, elle parvint à se redresser, mais ses jambes étaient si ankylosées qu'elle ne put se tenir debout, et il fallut que le sous-lieutenant la soutînt.

« Mademoiselle, reprit Montferrand, Langelot n'a, comme je le disais, aucun mérite particulier à avoir fait son métier. En fait, il mériterait plutôt une punition pour avoir pris les risques qu'il s'est permis de prendre, et cependant je suis persuadé qu'il recevra une décoration. Son camarade Lespinasse aussi.

— Lespinasse pensait à demander sa mutation pour les services secrets, mon capitaine, intervint Langelot, mais je l'ai dissuadé. C'est un brave gars, mais il n'est pas doué pour ce travail-là.

— Et vous, mademoiselle ? Langelot m'a dit que vous ne vouliez pas d'argent. Que puis-je vous offrir pour vous récompenser d'un courage et d'un dévouement qui sortent véritablement de l'ordinaire ? »

Le pitaine s'était mis à faire des phrases : cela ne lui ressemblait pas. Cela montrait qu'il était ému.

« Je ne sais pas, moi, dit Line. Avec la S.A.P.C.A. fermée, je vais me retrouver sans emploi. Ça ne me plairait pas beaucoup d'être en

chômage.

— Mademoiselle, les secrétaires du SNIF sont toutes des filles triées sur le volet, payées en conséquence, et avec des possibilités d'avancement. Nous n'acceptons que des personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont fait leurs preuves. Est-ce que vous aimeriez travailler dans mon service ? J'ai justement une dactylo qui me quitte et que je serai bien aise de remplacer.

— Vous êtes vraiment bien bon, monsieur, dit Line. Ça m'arrangerait beaucoup. Évidemment, il faudrait vivre toute l'année à Paris.

— Mais tu aurais un mois de congé payé, Line, intervint Langelot. Et tu pourrais venir le passer sur la Côte d'Azur. Je tâcherai de faire coïncider ça avec une permission, et je t'emmènerais en Midget.

— En ce cas, dit Line, d'une voix tremblante, je ne sais vraiment pas ce qu'il me resterait à souhaiter au monde. »

Et elle qui avait si bravement résisté à tant d'épreuves fondit en pleurs sur l'épaule de Langelot. Ses larmes ruisselaient abondamment.

« Calme-toi, Line, calme-toi, lui dit gentiment l'agent secret. Parce que nous avons évité un raz de marée, ce n'est pas une raison pour en déclencher un autre ! »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 15-10-1977.

6852-5 – Dépôt légal n° 4930, 4^e trimestre 1977.

20 – 01 – 4965 – 02

ISBN : 2 – 01 – 001890 – 7

Notes

[←1]

Voir *Langelot contre Monsieur T.*

[←2]

Sans signification réelle.

[←3]

Les services secrets.

[←4]

Le commandant du navire.

[←5]

Hélicoptère léger.

[←6]

Compromis.

[←7]

Police judiciaire.

[←8]

Voir *Langelot kidnappé*.

[←9]

Voir *Langelot et la voyante*.

[←10]

Voir *Langelot chez les Pa-pous*.